7eme Année No. 10. "DROIT AU BUT" DIMANCHE, 8 MAI 1910

La popularité des Cigares
DIXIE et CAMILLO
A 10 CTS
augmente tous les jours.
Demandez-les.

LE NATIONALISTE

La qualité du Cigare
GARCIA MORENO
A 5 CTS
est supérieure.
Essayez-le.

JOURNAL DU DIMANCHE

REDIGE EN COLLABORATION REDACTION ET ADMINISTRATION: 71a, RUE ST-JACQUES, MONTREAL. TELEPHONE BELL: MAIN 7461

Preux d'hier, créchards aujourd'hui

Les uns après les autres, nos députés se *casent*.

C'est à qui décrocherait la timbale, le fromage le plus gros, le mieux "passé" comme disent les gourmets.

La course aux positions est devenue générale.

Les ministres, eux, font mieux: ils se font voter quelque cent mille piastres par des amis "personnels".

Ne dites rien, ne criez pas! Ce sont les principes libéraux que ces braves rouges de Québec et d'Ottawa mettent en pratique.

Si l'on examine la conduite des chefs du parti libéral dans l'opposition; si l'on étudie, si l'on repasse leurs discours d'alors, il est facile de se persuader que le pouvoir a des charmes et procure des enchantements qu'ont le don de faire oublier plus d'une réforme, plus d'un principe sain défendu si généreusement dans ces temps difficiles, par toute une pléiade d'hommes de valeur.

Un grand nombre de ceux-là sont morts, d'autres ont abandonné la lutte, et de ceux qui gouvernent aujourd'hui, bien peu ont connu les jours de lutte ardue, le travail pénible de chaque jour pour faire triompher leurs idées.

Ceux qui restent ont vieilli!... puis sont entourés d'une nuée d'arrivistes, de parvenus politiques qui ne peuvent aux moments de grandes tentations, leur rappeler l'évangile libéral de '96".

"Les nécessités de la politique" comme M. Rodolphe Lemieux explique toutes ses trahisons, sont cause de tant... de tant de décadence morale.

Comme toute affirmation nationaliste est suspectée par les ministériels à tout crin, je me permettrai de citer quelques extraits d'un discours que prononçait, aux Communes, en février 1896, Sir William Mullock:

"Si le gouvernement peut faire miroiter des fonctions publiques aux yeux de ses partisans et en réduire quelques-uns et peut-être un nombre croissant, à aspirer à ces positions au lieu de représenter leurs commettants, et d'exercer un jugement impartial et une influence salutaire sur l'administration et cessent de représenter les opinions de leurs commettants. Non seulement cela, M. l'orateur, mais, se mêlant à leurs collègues, ils deviennent, pour ainsi dire, des agents de corruption dans leur parti. Et, ainsi, un petit nombre de personnes placées dans cette position peut détruire l'indépendance du corps entier. La chose est donc devenue, à mon avis, un abus criant, et le parlement est déchu de sa haute position. Et, non seulement la volonté du peuple est méconnue, non seulement le parlement est placé sous la dépendance du pouvoir exécutif, mais cet abus engendre quelque chose de même pire que cela. D'un bout à l'autre du pays, le corps électoral, remarquant cet état de choses, en arrive à la conclusion que la plus grande ambition qu'un homme puisse avoir en entrant dans la vie politique est d'obtenir une position enviable pour la vie en passant par le Parlement. Si cela devient la plus grande ambition de ceux qui entrent dans la vie publique cela deviendra un moyen de gain privé et non de profit pour le public. Et nous verrons alors entrer dans la vie publique des chercheurs d'emplois, au lieu d'hommes prêts à faire des sacrifices par amour pour leur pays et prêts à affronter les travaux de la vie publique pour le bien qu'ils peuvent faire dans l'intérêt du peuple.. De sorte que, soit que nous envisagions ce mal quant à son influence démoralisatrice sur l'opinion publique, dans l'un ou l'autre cas il me semble tellement pernicieux qu'il exige l'intervention du parlement le plus tôt possible... Mais si l'on a abusé du mode représentatif au point de faire échec au but de ceux qui ont cherché à établir sur des bases solides les institutions parlementaires au Canada, je crois qu'il est de notre devoir de mettre fin à cet abus, dut-il en résulter quelque légère injustice pour les membres du parlement eux-mêmes. Et dans ce but, j'ai suggéré dans mon bill qu'aucun membre du Parlement ne pourra être nommé à une position lucrative de la Couronne autre que celles qui sont exceptées dans les statuts revisés, par l'acte concernant l'indépendance du parlement, jusqu'à ce qu'il se soit écoulé une certaine période, alors que l'on ne pourra dire qu'il a reçu sa nomination en récompense d'un abus de confiance." (1)

Sir William Mullock a été jusqu'à proposer un bill décrétant que: "aucun membre du Parlement ne pourra être nommé à une position de la Couronne à laquelle sont attachés des émoluments pendant la durée du Parlement dont il fait partie, ni avant qu'il se soit écoulé douze mois depuis la dissolution de ce Parlement. Si cette règle était adoptée les représentants seraient protégés contre l'influence du gouvernement."

Contre les cadeaux d'argent, de $100 o ude $120,000 donnés de la main à la main, à un député ou à un ministre, il est piquant de se rappeler cet autre apostrophe de Sir Richard Cartwright, lancé le 31 août 1891 à la tête de S ir A. P. Caron:

"L'acceptation, par des ministres de la Couronne ou des membres de leur famille, de cadeaux ou de dons de quelque nature que ce soit, de la part d'entreprenurs, de fonctionnaires de l'Etat ou d'autres personnes en cours de relations pécuniaires avec le gouvernement est complètement opposée aux principes essentiels d'une administration saine; elle est de nature à rendre méprisable le gouvernement parlementaire, et cet exemple tend à corrompre et à démoraliser les fonctionnaires qui servent sous des ministres qui ont accepté ou permis l'acceptation de dons ou de cadeaux de cette espèce."

Sir Richard avait oublié dans son énumération, le cas des "amis personnels" que Sir Wilfrid a si *ingénieusement* trouvé.

Il n'en reste pas moins vrai, malgré toutes les affirmations solennelles et pompeuses du Premier ministre que les principes sont devenus choses vaines et futiles pour les preux d'hier, créchards aujourd'hui.

C'est pitié!...

TANCREDE MARSIL.

N. B. (1) Nous tenons à prévenir les lecteurs que c'est du français gouvernemental—du "Hansard."

APRES LA SESSION

LES DEUX CHEFS DANS L'INTIMITE

SIR WILFRID. — Votre attitude sur la Marine fut ce qu'on pouvait espérer de mieux.

BORDEN. — Ai-je assez embarrassé les conservateurs de Québec?

SIR WILFRID. — Oh! oui; "fine"! Mais mes journaux vont vous rendre cela, maintenant. Nous avons autant intérêt que qui que ce soit à ce que vous restiez chef de l'Opposition....

(De *"Je Vois Tout."*)

Henri Bourassa

Voici qu'à l'occasion du prochain congrès eucharistique qui doit avoir lieu en septembre prochain à Montréal, les compagnies de navigation et diverses sociétés d'études et de voyages organisent les départs de France pour le Canada. Il n'est pas de Français traditionnaliste qui ne soit un peu ému d'une telle annonce. Québec, les plaines d'Abraham, le grand vaincu Montcalm, ce traité de Paris de 1763 qui, pour les esprits chagrins, serait un acte d'abdication mondiale, et, par-dessus tout cela, ce fait historique d'une résistance organisée magnifiquement aux bords du Saint-Laurent, le développement de notre race, ses conquêtes qui ne furent pas toujours pacifiques et légales, c'est dans nos tristesses présentes autant de beaux motifs d'espérer d'une force sentimentale qu'on ne peut négliger.

Mais je crains que nos compatriotes ne connaissent mal le Canada. On ne peut juger ce pays d'un point de vue sentimental. Et peut-être, comme toujours, en n'en examinant que le caractère officiel risque-t-on de graves erreurs et quelques mécomptes. Nous pouvons donc présenter à nos lecteurs une des personnalités les plus actives, une des figures les plus caractérisées du personnel politique canadien: M. Henri Bourassa, ancien député au Parlement d'Ottawa, actuellement député au Parlement provincial de Québec et directeur d'un grand journal quotidien le "Devoir", qui, avec l'"Action Sociale" et la "Vérité", organes catholiques, se rapproche le plus de la presse française, par sa disposition et son format.

M. Bourassa est le chef d'un parti nouveau, d'un parti qu'il a créé, du parti nationaliste. Il a voulu, dans cette province de Québec, si française de race et de langue, maintenir la partie efficace de son action, et c'est pour cela, qu'au mépris de ses intérêts, il n'a pas hésité à représenter le comté de Saint-Hyacinthe, abandonnant son siège à Ottawa. Orateur parlementaire qui ne compte plus ses succès, et qui, devant M. Laurier vieilli, en face d'adversaires que leurs situations officielles défendent, dresse avec éloquence le programme de son parti et en détermine l'action. C'est, à l'heure actuelle, la personnalité la plus forte du Canada français; un lutteur à qui tous les espoirs sont permis.

Henri Bourassa avait une tradition historique à défendre. Il est le petit-fils de cet héroïque Papineau, de ce grand tribun, homme d'action, qui fut pendant trente années le porte-parole de ses frères opprimés, et qui, de bataille en bataille, y compris les prises d'armes de 1837, amenait à la reconnaissance des droits de sa race la couronne anglaise et faisait fléchir, avec l'intransigeance sectaire des Orangistes, les projets de ruine et de mort que favorisaient d'audacieux gouverneurs. On se garde bien dans nos manuels scolaires et dans nos programmes officiels d'enseigner de telles leçons: l'exemple d'une telle énergie serait contagieux; la valeur de notre race, sa force d'expansion créeraient un orgueil national juste et fécond, et les Quatre Etats Confédérés s'en soucient peu.

La force du sang, le sentiment patriotique hérité ont fait du publiciste et de l'orateur canadien le champion de sa nationalité. Le premier, il entreprenait contre l'impérialisme de Chamberlain, en pleine guerre sud-africaine, une lutte sans merci et qui se continue aujourd'hui avec de nouvelles victoires. Un programme net, précis, réaliste le signale à nos amis. Sur la colonisation, sur l'immigration, sur la nationalisation des forêts et des chutes d'eau— des pouvoirs d'eau— contre l'invasion saxonne ou l'afflux des métèques, pour la défense de la langue il ne cesse d'organiser et de mener la bataille. Ce tribun ne compte plus ses triomphes. En plein hiver, des assemblées de huit mille personnes l'ont acclamé dans des meetings en plein air. Il a brisé les cadres de ces deux partis, conservateurs et libéraux, qui se disputaient le pouvoir. Une jeunesse énergique et passionnée l'a choisi pour chef. Armand Lavergne, Laflamme, Asselin, Fournier, Omer Héroux combattent à ses côtés. Il n'est pas une question municipale, scolaire, financière, d'armements maritimes qui ne soit étudiée, acceptée ou combattue *selon une forte synthèse*, ramenant tout à l'intérêt canadien. Là-bas on n'est pas dupe des mots, le verbalisme politique n'est pas un dogme; que de professionnels de la politique française pourraient s'instruire à cet exemple!

Beaucoup de catholiques profiteront cet automne de l'occasion qui leur est offerte de rendre à nos cousins du Saint-Laurent les politesses qu'ils ne cessèrent en maintes circonstances de nous faire. Nous ne leur souhaitons pas seulement d'apprécier l'accueil affable et cordial des Français de la province de Québec. Ils admireront des paysages historiques et recevront des descendants des premiers colons de Champlain ou des miliciens de Montcalm et Lévis des marques de sympathie que les envoyés officiels du gouvernement blocard—M. Herbette entre autres — ne connurent pas. Nous leur souhaitons d'étudier de près les mœurs politiques, l'activité qui règne dans les luttes nécessaires où s'affirme la race. L'exemple d'un Bourassa est des meilleurs, et aussi la leçon que donnèrent Papineau et ses amis: les libertés que l'on réclame en France sur l'air des lampions ne se réclament pas, elles se prennent, et c'est une conquête qui n'est jamais définitive, mais nécessite de ses vainqueurs un perpétuel effort d'intelligence et de volonté.

HENRY de BRUCHARD.

(L'"Action Française" de Paris).

UNE COMÉDIE DIPLOMATIQUE

Il fut un temps où nous ne traitions avec les pays étrangers que par l'intermédiaire de l'Angleterre. Les ambassadeurs britanniques étaient chargés de veiller aux intérêts du Canada et ils s'empressaient de les sacrifier toutes les fois que l'exigeait la politique mondiale de la Grande-Bretagne.

Depuis quelques années, grâce au développement pris par notre pays plutôt qu'à l'initiative de nos hommes politiques, nous avons pu en certaines circonstances négocier directement avec des nations étrangères. Les négociations étaient conduites par les représentants de notre gouvernement, mais avec le concours et l'aide des ambassadeurs de l'Angleterre.

C'est dans ces conditions que furent conclus le traité de commerce franco-canadien et l'accord avec le Japon relativement à l'émigration au Canada des sujets du Mikado.

Nous avons tenté de faire un pas de plus. Lors de la récente crise douanière, le gouvernement Laurier a essayé de régler de lui-même, sans l'aide des diplomates anglais, les difficultés qui avaient surgi entre nous et la république américaine touchant le traité franco-canadien et l'application du tarif Payne-Aldrich.

La presse ministérielle s'est extasiée au sujet de l'habilité diplomatique déployée en cette circonstance par notre représentant, M. Fielding. Il s'en fallait peu qu'elle ne le compare à Lord Palmerston ou à M. de Matternich. On célébrait à son de trompettes sa grande victoire diplomatique. L'oncle Sam avait été enfin obligé de venir à Ottawa et le président Taft n'avait pu déjouer les savantes combinaisons de notre ministre des finances.

L'examen attentif des négociations qui ont précédé le règlement et la teneur du règlement lui-même font voir que les hommes politiques américains et les nôtres ont joué dans cette affaire une comédie diplomatique où tout le succès a été remporté par nos voisins.

Le président Taft menaçait d'appliquer à nos exportations aux Etats-Unis la surtaxe de vingt-cinq pour cent du tarif Payne-Aldrich, si le gouvernement canadien refusait d'accorder aux importations américaines le bénéfice des droits préférentiels stipulés dans le traité franco-canadien.

Ceci n'était qu'un "bluff" colossal. Le peuple américain, qui a éminemment le sens de ses intérêts, n'aurait jamais toléré qu'on entreprenne avec le Canada une guerre de tarif dont les résultats auraient été terriblement désastreux pour son commerce et ses industries. En effet, sur les $92,000,000 d'importations canadiennes aux Etats-Unis $70,000,000 consistent en matières brutes, surtout en bois et en bois de pulpe dont les grands journaux américains ont absolument besoin pour s'alimenter. On conçoit le "tolle" général qui se serait élevé de toutes parts dans les journaux des Etats-Unis si le prix de papier eut été aupmenté. Or dans aucun pays du monde, l'influence de la presse n'est plus formidable que chez nos voisins et le président Taft, eut-il été personnellement disposé à user de représailles envers nous, n'aurait pas osé le faire, dans la crainte d'exposer son parti aux coups de toute la presse des Etats-Unis.

De plus, puisque nous exportons pour $70,000,000 de matières brutes aux Etats-Unis, il s'en suit que les industries de ce pays dépendent de nous à cet égard, jusqu'à concurrence de ce montant. Par la manufacture elles donnent à ces matières une valeur dix fois plus grande et il faudrait qu'un gouvernement eût tout à fait perdu la claire vision des intérêts de ses manufacturiers pour qu'il leur inflige une aussi lourde perte.

Mais nos voisins auraient de plus subi d'énormes dommages au point de vue de leurs exportations qui s'élèvent pour le Canada à $200,000,000. Il faut bien noter que, dans cette somme l'"United States Steel Corporation", le plus puissant trusts des Etats-Unis, est intéressée jusqu'à concurrence de $60,000,000, et il est plausible de croire que le parti républicain, dont M. Taft est le chef, y aurait regardé à deux fois avant de faire subir une telle amputation à un corps dont l'influence en matières politiques ne peut être dédaignée.

Au "bluff" de M. Taft, M. Fielding a répondu par un autre "bluff", aussi peu sérieux. Au début des négociations il a solennellement déclaré que le Canada était maître de conclure les traités de commerce que bon lui semblait, et qu'aucunes concessions ne seraient faites au gouvernement américain. Ce ton de matamore, de capitaine Fracasse rappelait les paroles du général Trochu: "Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses."

Après de si fières déclarations, on devait s'attendre à ce que M. Fielding ne fit aucune concession sans recevoir quelque chose en retour. Il n'en fut rien. Les diplomates américains n'eurent pas grand peine à dompter ce lion des bords de l'Ottawa. Nous eûmes d'abord la visite des deux commissaires américains et, à leur retour aux Etats-Unis, le New-York Herald annonçait qu'ils avaient rapporté avec eux une contre-proposition du gouvernement canadien.

Et la comédie se continua.

Le gouvernement américain avait cru sauvegarder sa dignité en expédiant à Ottawa ses deux commissaires; le gouvernement canadien crut protéger la sienne en envoyant à Washington M. Macdonald, le propriétaire du globe. Puis tous deux parurent se faire de mutuelles concessions par la rencontre à Albany, et non à Washington, du président Taft et de M. Fielding. Après cette entrevue, il se trouva que la diplomatie américaine était victorieuse, car, sans avoir reçu aucun avantage quelconque en retour, le gouvernement canadien diminuait ses droits à l'égard de treize groupes de marchandises comprenant de soixante-quinze articles à cent articles. Le succès du président Taft était si complet que quelques jours après la fin des négociations la "Tribune" de New-York disait:

"Le tarif maximum a eu l'effet de "nous obtenir du Canada des conditions pour lesquelles tous les pays "étaient censés payer; il nous garantit que jamais le Canada n'accordera "plus à d'autres pays des termes meilleurs qu'aux Etats-Unis, et la beauté de l'affaire c'est que les Etats "Unis peuvent bénéficier de cette position tout en continuant leur politique de prohibition à l'égard des produits canadiens."

En vérité ce ne sont pas les services qu'il nous a rendus en cette circonstance qui ont pu mériter à M. Fielding son mystérieux cadeau de $120,000.

D'IBERVILLE.

"Chantecler" ou "Chanteclair"

En bouquinant chez un marchand de bric-à-brac rue Craig, j'ai trouvé dans la revue "Je sais tout" du mois de novembre 1904, un article tout d'actualité, depuis que l'admirable et délicieux chef-d'œuvre de "ce rêveur admirable, ce poète amoureux d'héroïsme impétueux et de folles équipées" (1) qu'est Edmond Rostand a été représenté un peu partout en Europe. Cet article est le résumé d'une entrevue que l'illustre académicien a bien voulu accorder à un des collaborateurs de cette excellente publication parisienne. Voici ce qu'il dit quant au titre qu'il entend donner à sa nouvelle création:

"Ma pièce s'appellera "Chantecler" ou "Chanteclair", je ne suis pas encore fixé. A ce propos, M. Auguste Germain m'a posé récemment dans "l'Echo de Paris" une question fort courtoise, à laquelle je vous prierais de bien vouloir répondre. Je n'ai pas encore arrêté l'orthographe de mon titre; les deux mots se trouvent dans Littré. Certes, "Chantecler" me plait davantage, c'est un mot très français qui ne manque pas d'une certaine grâce assez joliment archaïque; d'autre part, des amis tels que MM. Catulle Mendès ou Eugène Fasquelle préfèrent "Chanteclair".

"Sans doute, ils ont raison. Le premier, s'il est, à coup sûr, un plus joli titre, est peut-être un moins bon titre, et je ne dis pas que je ne me rangerai pas un jour à leur opinion. Cependant, une des raisons qui m'a fait choisir le premier orthographe, c'est que, dès l'annonce de cette pièce, je reçus un mot d'un auteur dans laquelle il me rappelait qu'il avait publié un roman intitulé également "Chantecler", et qu'il se proposait d'adapter pour la scène. Je sais que j'aurais le droit de ne pas prendre en considération cette petite question de priorité, mais c'est un droit qu'il ne me plait pas beaucoup d'exercer. Et puis, en somme, tout cela n'a pas une très grande importance, et je me déciderai un jour ou l'autre.

"On m'a dit et c'est exact, que des personnages de "Chantecler" sont des animaux. C'est là un sujet qui peut sembler audacieux, mais si original qu'il puisse paraître, il faut bien reconnaître qu'il n'est pas très nouveau, et il s'est écoulé bien des siècles depuis le temps où Aristophane faisait représenter ses fameux dialogues.

"L'idée m'en vint en parcourant un jour le beau livre, presque inconnu, que Gœthe écrivit d'après notre vieux "Roman de Renard". Je relus cet admirable fabliau, et en même temps que par une sorte de nationalisme littéraire, je souffrais de voir toujours des littérateurs étrangers s'emparer délibérément de nos chefs-d'œuvre et de nos légendes; peu à peu, d'abord écartée, puis reprise, l'idée s'établit en mon esprit de m'en inspirer pour un sujet de pièce.

"La chose me tentait, mais elle était redoutable. Je calmai mes hésitations en me disant que le théâtre offrait aujourd'hui des ressources de mise en scène qui permettaient la représentation de toutes les fantaisies, qu'on était parvenu à des progrès qui auraient bien surpris les anciens et dont Aristophane, avec lequel je n'ai pas la prétention de me comparer, ne se serait pas douté lorsqu'il donnait "Les Guêpes". (2). Cette idée me passionna, tous les personnages s'animèrent et agirent dans le cadre et le décor que je leur avais choisis, l'action scénique se poursuivit logiquement, et voilà comment j'ai fait ma pièce; sans me soucier d'autre chose.

"Les animaux y dialogueront et l'action, bien entendu, en sera satirique. Coquelin en créera le rôle principal: Chantecler, le coq; son admirable talent y trouvera tout à fait son emploi (3)." Et M. Rostand nous cite d'autres artistes, et nous apprend qu'il songe à M. Galipaux pour jouer le merle, à Mme Simone Le Bargy pour jouer la caille, à M. Jean Coquelin pour jouer le gros chien (Patou), et, après nous avoir donné tous ces détails, il ajoute que rien n'est encore décidé en ce qui concerne l'interprétation de "Chanterler" ou "Chanteclair".

FERNAND D...

(1) Saint-Georges de Bouhélier, "L'œuvre d'Edmond Rostand".

(2) ..."Quand, sur les pauvres planches de la Porte Saint-Martin, rendues, pour quelques heures, féériques, par la magie d'un poète de génie, je vois palpiter tout un monde étrange, —ce monde qui n'avait jusqu'ici parlé que dans LaFontaine et Aristophane, — ce monde des contes de fées, des légendes merveilleuses et des plus belles histoires qu'ait chéris notre enfance — il me semble qu'un miracle a eu lieu tout à coup, que le théâtre a retrouvé sa véritable atmosphère." Saint-Georges de Bouhélier, ibid.

(3) Ce rôle, on le sait, a été confié à M. Guitry, par suite de la mort de Coquelin.

Voyage des Etudiants en mine de l'École Polytechnique

Les étudiants sont de retour d'un voyage dont ils ont retiré, certainement, le plus grand profit. Partis dimanche dernier, sous la conduite de leur professeur, M. Emile Dulieux, ils arrivaient, le lendemain matin, à onze heures et demi, à Copper Cliff, Ont., où un train spécial, appartenant à la Canadian Copper Coy, les attendait. Après un lunch préparé pour les Etudiants, M. H. K. Meek, surintendant des mines de la compagnie, les présentait à M. A. P. Turner, président de la Canadian Copper Coy, puis les conduisait aux champs de grillage et enfin au haut-fourneau, où les élèves de l'Ecole Polytechnique purent étudier le traitement des minerais de cuivre et de nickel. C'est ainsi qu'ils étudièrent les méthodes de grillage, la fusion au four à cuve, l'affibage au convertisseur, etc. Le soir les élèves arrivaient à Sudbury et le lendemain, mardi, un train de la Canadian Copper Coy, venait les prendre pour les conduire à Crean Hill où ils visitèrent une galerie souterraine dans laquelle le minerai est exploité par grandes chambres et remonté au jour par des plans inclinés. Outre la mine de Crean Hill, la Canadian Copper Coy, possède d'autres grandes mines que les élèves n'eurent pas le temps de visiter. On sait que la Canadian Copper Coy fournit, à elle seule, plus de la moitié du nickel du monde.

Le mercredi matin, les élèves arrivaient à Cobalt où M. Cole, ingénieur des mines au service du chemin de fer Témiscamingue et Ontario Nord, les attendait. Grâce à M. Cole, les étudiants furent reçus dans toutes les mines d'une façon très accueillante, et ils surent apprécier la courtoisie avec laquelle M. Cole les accompagna et les conduisit, lui-même dans plusieurs mines, descendant avec eux, et leur expliquant toutes les particularités des méthodes d'exploitation et tous les détails géologiques. Les mines que visitèrent les élèves, furent la Nipissing, Cobalt Central, Crown Reserve; ils visitèrent également les moulins de la Cobalt Central et de la Northern Custom Concentrator.

Les élèves rentraient le mercredi matin avec leurs cahiers pleins de notes et leur mémoire pleine de souvenirs. Les membres de l'expédition étaient: MM. Beausoleil, Bourbeau, Côté, Cyr, Dagenais, Dubuc, Dufresne, Gauvreau, Riendeau et Wermelinger.

On se souvient que dernièrement notre journal faisait appel aux Canadiens-français dans le but d'aider ces jeunes gens à recueillir des fonds pour leur voyage. C'est grâce aux souscriptions remises dernièrement qu'un tel voyage a pu être fait; plusieurs de nos étudiants trouveraient de la difficulté à réunir $50.00 à $60.00, cependant tout le monde se rend bien compte qu'il est impossible de faire des ingénieurs des mines sans visiter des mines. Ceux qui ont contribué à cette souscription ont donc contribué à la réussite de ce voyage, et les élèves de l'Ecole Polytechnique nous prient de leur transmettre leurs remerciements.

$100 de récompense

Le montant ci-desssus sera payé à celui ou à ceux qui donneront des informations capables d'amener la découverte d'une personne voyageant à Ottawa sous le nom de Papineau. Il a été vu la dernière fois, dans le comté de Beauharnois, il y a deux ans.

VOTEUR.

Les jeunes libéraux trouvent sir Richard Cartwright quelque peu crampon. Le Mathusalem du Sénat leur paraît s'attarder plus qu'il ne convient dans la chambre rouge.

Edouard VII, dandy

Le bon roi d'Angleterre, qui vient de mourir si soudainement, laissera, dans la petite histoire, la silhouette d'un souverain copurchic. Il était le digne descendant, en dandysme, de Brummel et du feu prince de Sagan. Il a été pendant quelque quarante ans, l'arbitre des élégances, non seulement dans le Royaume-Uni d'Angleterre et d'Irlande, mais à Paris même et, par rayonnement, dans le monde entier. C'est lui qui lançait la mode masculine, comme telle grande cantatrice, ou telle danseuse célèbre "crée" des toilettes ou des coiffures. Les messieurs qui prétendaient à l'élégance imitaient la forme de son chapeau et de ses chaussures, copiaient la coupe de son vêtement, plagiaient ses cravates. Faiseurs, chapeliers, bottiers qui l'ont habillé, coiffé ou chaussé ont réalisé des fortunes colossales par la seule réclame de son nom.

Joseph Prud'homme qui, comme on sait, après M. de la Palisse, a poussé la logique si loin, nous faisait observer judicieusement, à l'annonce de la mort du souverain, que si celui-ci se fût appelé tout bonnement, Edouard Seth, et eût été un élégant bourgeois montréalais, il ne se serait pas pourvu de cravates, chapeaux, dessous et le reste ailleurs que chez Anatole, 81 et 301 Boul. S.-Laurent.

M. Léopold Houlé

Notre charmant confrère, Léopold Houlé, rédacteur à la "Presse", a démissionné hier matin, samedi.

M. Houlé sera désormais attaché à la rédaction de la "Patrie".

—On va prochainement apposer sur le fronton du musée Carnavalet, rue de Sévigné, une plaque de marbre rappelant l'origine de l'hôtel et ses successives destinations. En voici le libellé, tel qu'il vient d'être arrêté par la commission du Vieux-Paris:

Hôtel commencé en 1544
par Pierre Lescot et Jean Goujon
Pour Pierre des Ligneris
président du Parlement
acheté en 1572 par Madame de Carvalet
transformé de 1655 à 1661 par François Mansart
habité de 1677 à 1696
par Madame de Sévigné
acquis en 1866 par la Ville de Paris

—On parle service militaire.

—En Algérie, dit quelqu'un, les plus grands ménagements sont pris envers nos braves troupiers. Ainsi, on a bien soin d'envoyer à Bougie, tous ceux que la vie des "camps délabre".

STAMBOUL

A Henri Marcel Dugas.

La voix claire d'un muezzin,
Dans le jardin fleuri de roses,
Tombe du minaret voisin
Emaillé de faïences roses.

Ses vocalises de cristal
Se mêlent, dans l'air diaphane,
A de lourds parfums de santal
Et de jacinthe qui se fane ;

Puis le silence, de nouveau,
Plane autour des kiosques frêles,
Comme un impalpable rideau
Froissé de prestes frissons d'ailes.

Des pigeons argentés et gris
Que les voix hautes et limpides
Des muezzins avaient surpris,
Reviennent, peureux ou rapides ;

Le jet d'eau s'irise et fleurit,
(Telle une lance d'améthyste
Sur un bouclier de granit.)
Dans une vasque de Caryste.

Sur la mosaïque du sol,
En arabesques mordorées
D'émeraude et de girasel,
Le treillis des grilles dorées.

Tamise le soleil ardent
Sous une fine ogive arquée.
La prière du Ramadan
Se psalmodie à la mosquée.

Vers Allah, très bon et très grand...

GALATA

A la terrasse d'un café,
A l'ombre fraîche d'un platane,
Un Européen boit, coiffé
Du fez à la mahométane.

Un vieux, fumant son narguileh,
Calme, extatique comme un bonze,
Fixe l'horizon constellé
D'innombrables croissants de bronze.

Les minces croissants musulmans,
Floraison turque de symboles,
Astres d'Islam, clairs talismans,
Couronnent toutes les coupoles.

Une juive de Top-Hané,
Portant sur l'épaule une amphore,
Suit un derviche enturbanné
Et des caïkdjis du Bosphore ;

Des colporteurs de Scutari,
Modulant une chanson lente,
Poussent un maigre méhari
A la démarche somnolente.

Un ânon passe, gris et las,
Dans la rue étroite et couverte,
L'ânier porte un turban lilas,
L'âne, un bât de peluche verte.

Voici venir trois féredjés
Conduits par un morose eunuque,
Sous les tissus blancs et légers
Transparait une rose nuque ;

Ils ont acheté, dans Péra,
Des fards, des bijoux, des babouches;
Des ariettes d'opéra
Voltigent déjà sur leurs bouches,

Leur glabre gardien est loti
De Debussy, de Chaminade,
Et l'une d'elles a blotti,
Sous son tcharcaf couleur de jade,

Le dernier livre de Loti...

CLAUDE HELIAN.

Une transaction à l'Américaine

EN QUELQUES HEURES, LE GERANT DU CREDIT METROPOLITAIN LIMITEE, M. ARTHUR LABERGE, CLOT UN MARCHE DE $90,000.

UNE DES PLUS BELLES OPERATIONS IMMOBILIERES DE LA SAISON.

Cent dix-sept acres de terre, achetée à des prix exceptionnellement favorables, vont être mis en vente incessamment sous forme de lots à bâtir.—Une aubaine pour le quartier St-Denis.

Une transaction immobilière qui fait déjà parler d'elle—oh! pas en mal—dans le monde des affaires, vient d'être opérée en un tour de main par le gérant du Crédit Métropolitain (Ltée), M. Arthur Laberge, ci-devant de Providence, dont les journaux annonçaient cette semaine l'arrivée à Montréal.

En mettant le pied à Montréal, M. Laberge demandait à un ami: "Il paraît que c'est tout vendu la terre, à Montréal!"

—A peu près.

—Eh! bien nous en trouverons.

Et il en a trouvé.

Cent dix-sept acres situés dans les limites du vieux Montréal, sur la ligne de prolongement de la rue Iberville et à quelques arpents seulement du tramway de la rue Papineau, achetés pour la bagatelle de $90,000.—Rien que cela!

Il s'agit de la terre connue jusqu'ici sous le nom de **PARC TIFFIN** et qui sera dorénavant connue sous le nom laconique et suggestif de **Plateau BON AIR**.

Le **Plateau BON AIR** contient douze cent trente lots arpentés et cadastrés, abstraction faite de la voierie. C'est dire qu'il y en aura pour tout le monde.

Et pas un pouce de perte.

Et le plus bel endroit imaginable pour la construction: le plus élevé, le plus plan, le plus sain de l'Ile de Montréal, hors du voisinage immédiat de la montagne où la terre se vend de 50 cents à $2.00 le pied.

Le **Plateau BON AIR** se trouve dans le quartier St-Denis, à la hauteur des rues Bélanger, St-Zotique, etc., qui se peuplent rapidement. Le tramway de la rue Iberville, grâce au tunnel qui s'achève y passera sans doute d'ici à quelques mois, et ce sera alors une des parties les plus accessibles à la population ouvrière.

Il n'est pas une terre aussi avantageusement située qui se soit vendue moins que $1,000. à $1,200. l'acre cet été à Montréal.

Monsieur Laberge repart ce soir pour Providence où l'appellent d'autres affaires. Il a transporté le **Plateau BON AIR** au Crédit Metropolitain aujourd'hui même, dix minutes après l'enrégistrement de l'acte de vente. Il sera de retour mardi. Quelle sensation nous réserve-t-il. pour ce jour-là.

Nos lecteurs feraient bien de tenir l'oeil ouvert sur les annonces du **CREDIT METROPOLITAIN, (Limitée).**

Et en avant **BON AIR.**

Et bon voyage à M. Laberge.

Importation de Fleurs Française

300 douzaines de fleurs françaises pour chapeaux valeur $1.00, $1.50, $2.00 chaque. En vente cette semaine à 25c et 39c.

EUGENE VIAU, angle des rues Ste-Catherine et Dufresne.

Le nouveau bâtonnier du barreau, M. Bisaillon, a fait servir à ses confrère une "traite" qui lui a coûté quelque deux cents dollars.

Et l'on viendra dire, maintenant, que la traite à la "Bisaillon" est une économie.

Chronique Theatrale

"Plus que Reine." --- Emile Bergerah

"O mains, mains froides dans la tombe,
"O mains tristes encore de leur anneau qui tombe,
"Mains où posa le front de celle qui jadis
"Sanglotait parce que je n'étais pas son fils,
"Mains dont je sens les doigts sur mon âme orpheline,
"Je vous baise en pleurant, ô mains de Joséphine."

Poètes, dramaturges, historiens se sont tour à tour emparés de Napoléon et de tous les incidents mémorables de cette vie extraordinaire, ils ont crée une légende qui n'a rien à céder aux plus merveilleuses histoires de l'antiquité. De son vivant, il occupait la pensée de toute l'Europe, faisait trembler les nations sur leurs bases et des trônes entassés sous ses pas, il s'établissait un piédestal où il dressait sur l'horizon européen sa silhouette ardente de dompteur de peuples et d'individus. Mort, son prestige dure encore, il entretient dans la foule une curiosité insatiable et vous êtes sûr que les théâtres où l'on nous donne du "Bonaparte", font de très bonnes recettes.

Les poètes l'ont-ils assez chanté? Les historiens surtout, comme il convenait d'ailleurs, ont tenté de démêler les traits divers et complexes de cette grande figure et M. Frédéric Masson par ses patients et minutieux travaux, est en train de conquérir Celui que pas un roi de la terre n'avait trainé derrière son char. Mais l'un des côtés les plus passionnants de sa tragique histoire, c'est son amour invincible à l'endroit de Joséphine, cette lutte affolante de vanité et d'orgueil, cette ambition dévorante, qui se fait jour en dépit des lois les plus saintes, de laisser un héritier de son nom ces angoisses avec cette douleur, et jusqu'à ces regrets de l'abandon de sa femme légitime. Elle est, vraiment attendrissante cette Joséphine qui le poursuit partout et s'en va mendier un mot de l'homme adoré dans le jardin des Tuileries. On aime à s'y arrêter, on l'associe en imagination à ces amantes fidèles qui connurent l'éternité des amours. Son sacrifice douloureux, les injustices du sort, les amertumes et les illusions qui remplirent sa vie, la mettent à part, à côté de ces reines souffrantes auxquelles les générations envoient, l'hommage de leur pitié attendrie et réparatrice.

M. Bergerat a dessiné de façon nette et très vivante la personnalité de Talleyrand. Cet évêque devenu diplomate et qui mettait tout l'art de la politique à ne jamais dire sa pensée, ce conseiller habile et retors de Napoléon qui lui a fortement mis dans la tête que pour consolider sa puissance, il devait rompre avec Joséphine et épouser une princesse d'Autriche. Bergerat l'a posé de pied en cap. Quelques paroles le révèlent en entier ; son âme vile, son esprit lumineux, lucide, capable de débrouiller les situations les plus inextricables, y transparaissent. Il a un mot joli et très malicieux sur Madame de Staël lorsqu'il dit qu'il n'est pas bien sûr que ce ne soit pas un homme. Et, sur la question du divorce que l'on parle d'introduire dans les nouvelles lois, il étale une incrédulité souriante mêlée d'ironie, et mi-drôle, mi-sérieux, il dit à Joséphine : "Nous n'en sommes pas encore là". A ce moment, je doute fort qu'il ne ruminât ce projet de loi dans sa tête, mais il obéissait encor en dessimulant la vérité à ces principes immoraux en politique qui ont dominé sa vie publique et qu'il a cherché grâce à l'influence exercée sur son époque, à faire pratiquer par ceux dont il se servait afin d'atteindre à son but. Il a laissé une doctrine que d'autres après lui ont poussé jusqu'à ses dernières conséquences. Son évangile d'opportunisme a conquis chez nous, certains de nos "politiques" qui plus désireux de leur bien personnel que de l'intérêt général se sont fait des droits des minorités une sorte de piédestal ox ils se maintiennent donnant aux naïfs le spectacle d'une grandeur qui ne résistera pas au temps.

Qui sait, si Talleyrand, dans ce mouvement de blâme contre le divorce, un reste de prêtre ne s'est pas révolté, n'a pas protesté contre cette mesure qui allait causer de si lamentables ravages dans les familles, en bouleversant l'économie intime de cette institution. Chose curieuse, chez ces défroqués, chez ces évêques lancés dans le siècle par un caprice du destin et que lon voit— ironie des choses— placés à la tête de l'Etat, à de certains moments, le prêtre reparaît à la surface et il semble que l'homme de gouvernement s'abolisse et s'efface. Ils apportent en plus dans l'exercice de leurs fonctions et au milieu des fêtes que l'on commande en leur honneur, cet air ecclésiastique frélaté qui se détache avec des teintes fausses sur ces fêtes. Ils ecclésiastisent leur mondanité qui souffre d'un manque d'élégance et de désinvolture châtiée. De leurs lèvres papelardes s'échappent en mots craintifs, honteux dieux-mêmes et comme repliés sur leurs ailes, des sentences extraites du livre de la Sagesse. A leur insu et comme par une espèce de hantise, ils jouent avec les vases de l'autel qu'ils n'auraient pas su décemment porter. Volontiers, ils s'occupent des choses éducationnelles— surtout les défroqués— ils ratiocinent, brouillent les cartes, mêlent tout, agitent le bonnet rouge et se donnent une importance de démolisseurs et de démagogues.

C'est une pièce de belle venue que le drame napoléonien de M. Emile Bergerat. L'auteur qui est un poète distingué a mis dans la bouche de ses personnages un langage digne, correct, très littéraire. Tous ses personnages sont croqués sur le vif et dressés dans la pleine lumière de la réalité. Les traits caractéristiques qui les distinguent s'accusent avec relief. Et, le talent poétique de M. Bergerat a jeté sur ce drame passionnant le manteau coloré d'un style plein de verdeur et de joliesse, secondant l'éloquence nerveuse des faits et des épisodes sensationnels, qui l'émaillent et constituent à la scène, une résurrection historique de quinze années du bonapartisme.

Le jardin du Palais Royal est très propice aux promeneurs. Quels rêveurs de lune, quels amoureux ne sont allés, au gré du songe, bercés par la chanson cristalline des bassins, confier au silence frais et mouillé, quand le soir tombe dans la nuit mélancolique et violette, ses troubles énamourés, ses désirs de gloire ou d'amour.

Joséphine de Beauharnois avec Mademoiselle Avrillon erre dans les allées du Palais Royal. Riche autrefois, sans avoir goûté pleinement le bonheur avec son premier époux, dépossédée de ses biens par la Révolution, elle est devenue marchande de café. Elle cause avec Talleyrand qui éparpille ses bons mots et écoute d'une oreille benoite l'histoire de Joséphine. Nous la retrouvons, un instant après, offrant un grain de café à un soldat rêveur qui n'est autre que le vainqueur le Toulon. De suite, il s'intéresse à elle, la fait parler, car sa merveileuse beauté de créole l'a séduit.

Elle lui raconte, qu'un jour, une sorcière, aux Antilles, lui avait prédit qu'elle serait plus que reine. Napoléon tressaille: tout ce qui touche au merveilleux, à l'extraordinaire, les prédictions des cartomanciennes, les diseuses de bonne aventure exercent sur son esprit superstitieux une fascination dont il a toujours subi le joug. Car, il croit au destin, à son étoile, à sa puissance de conduire les hommes; il rêve déjà de mener la France sur tous les champs de bataille de l'Europe et de la couvrir de gloire. La grâce élégante de Joséphine unie à cette bonté souveraine qui se dégage de son être et de ses paroles ont fini de conquérir son cœur. Bonaparte l'a console, la prie de croire à son étoile Ce Napoléon est bien lui lorsqu'il donne de tels conseils. On aime à voir chez ce "professeur d'énergie", cette vive croyance aux forces du présent et de l'avenir. Au même moment, où il parle à Josépnine, il croit s'en faire des esclaves fidèles et dociles qui seront les ouvriers de sa puissance et de son génie. L'âme des grands capitaines souffle sur son front et l'énergie qui déborde de ses paroles, il va convertir tout à l'heure en faiseuse d'actions éclatantes qui révolutionneront la carte du monde. Napoléon médite un coup d'Etat, tôt ou tard ce ramassis de législateurs glandinards, de magistrats sans verbogne et incapables de conduire la France, il les jettera à bas, à l'heure marquée par les destins, fut-ce même au prix de la légalité, et foulant aux pieds les traditions qui sont en honneur dans les familles corses. Lucien Bonaparte se scandalise fort des dispositions de son frère. Napoléon n'écoute pas ses doléances puérils. Est-ce que ces préjugés de milieux, ce droit d'ainesse doivent compter dans la balance qui détermine le rôle des grands hommes et des génies ? Non.

Joséphine est devenue l'épouse du général Bonaparte, qui remporte en Egypte des batailles fameuses et salué en passant les pyramides géantes qui composent un décor grandiose à ses prouesses militaires. La France ne murmure qu'un seul nom. L'Europe étonnée fixe les yeux sur ce génie qui ouvre ses ailes et qui, après avoir humiliée l'Italie et l'Autriche secouent l'Orient. Revenu de l'Egypte en toute hâte, il accomplit la Révolution du Dix-huit brumaire. Joséphine ne s'attendait pas à ce retour subit. Mais, nerveuse, agacée par les soeurs de Banaparte qui l'épient et la traitent comme une intruse, elle ira au bal, en costume de reine d'Egypte. Elle bravera ses ennemis et commettra cette audace, d'apparaître dans sa loge en "Cléopâtre." Napoléon devait l'avertir de son arrivée. Elle est excédée, à la fin. Le héros ne fait que paraître au théâtre et il se réfugie irrité chez lui. Joséphine lui donnera raison du choix téméraire de sa toilette. Il se cache dans sa chambre et reste sourd aux supplications de sa femme qui le prie de lui ouvrir. Finalement, le désespoir de Joséphine est si douloureux qu'il va se jeter à ses pieds et tous deux se réconcilient en des effusions de joie et d'amour.

Au deuyième acte nous sommes à la Malmaison. Grande partie de barres. L'adresse de l'agilité de Joséphine sont très applaudies. Ces belles sœurs se montrent d'une amabilité souriante mais de derrière la tête, elles escomptent un divorce, le préparent, et alors elles seront suffisamment vengées de son indépendance.

Sur ces entrefaites, Napoléon a été nommé empereur des français pour dix ans. Il y a bal aux Tuileries et toute la famille Corse a été invitée. Un seul manque à la fête, c'est Lucien Bonaparte qui est exilé en Italie, par l'empereur, parce qu'il ne veut pas renoncer à quitter son épouse. Joséphine acceptera les bons offices de ses belles-soeurs à la condition expresse que Lucien assiste à la cérémonie du sacre. L'empereur consent à la prière de sa femme et de sa mère. Et Lucien, venu d'Italie, sur un ordre de Joséphine, demande à voir l'Impératrice. L'entrevue est touchante. Lucien expose toutes ses craintes et ne sait pas au juste si ce n'est pas un guet-apens qu'on lui a tendu. Il est tellement hanté par la crainte du poison qu'il ne boirait pas l'eau qu'il y a dans la carafe. Joséphine tressaute. Elle épouse les craintes de son beau-frère. Elle l'a fait venir afin de tenter auprès de l'empereur une réconciliation désirable pour tous. Ses enfants et les neveux de Napoéon sont morts. C'est Charles Lucien son fils qu'elle veut proposer comme héritier du trône de Napoléon.

Cependant, la rencontre des deux frères ne donne pas les résultats espérés. Lucien Bonaparte ne répudiera pas sa femme et la mère de ses enfants. Napoléon exaspéré le déclare son prisonnier, mais Joséphine, usant de ses droits d'impératrice ordonne qu'on le laisse libre. La situation devient intenable entre les deux époux et l'empereur de plus en plus travaillé par l'idée du divorce, déchaîne sa colère en imprécations et en gestes menaçants. Le divorce est imminent. Le soir, au bal, Joséphine paraît dans sa toilette du sacre, portant sur son front la lourde couronne qui l'accable. Fatiguée, triste à mourir, remplie de pressentiments douloureux, elle quitte la salle des représentations avant la fin de la pièce. Débarrassée de ses bijoux, elle compte encore une fois avoir raison de la colère du maître et le reconquérir tout entier à son affection.

Hélas! on a muré la petite porte qui conduit aux appartements de l'empereur. Prise de folie désespérante Joséphine frappe de sa tête couronnée la cloison murée et appelle au secours. Napoléon paraît et court à sa femme qui défaille dans ses bras. Les caresses, les baisers la ramènent à la vie.

Napoléon évoquant devant elle ses rêves d'ambition et exhalant ses regrets de n'avoir pas de successeurs verse des larmes qui bouleversent la pauvre Joséphine et la décident à signer l'acte du divorce.

Je n'ai pas su vous dire combien cette pièce est intéressante. Un charme de légende s'en échappe et vous cause de vrais plaisirs intellectuels.

L'entrée de Madame Claude Ritter au théâtre National a été saluée par des applaudissements enthousiastes. Cette artiste de valeur nous a fourni une interprétation très soignée du rôle de Joséphine.

Quel beau Napoléon que celui que nous a donné M. Scheller, très vivant avec sa morque autoritaire, ses gestes tranchants comme des épées. Talleyrand se serait reconnu en M. Rouvière. Très bien, très bien. M. Cosset est un Lucien Bonaparte de bonne tournure. Somme toute, une interprétation mieux réussie que d'ordinaire.

TURC.

Aux GOURMETS

Le meilleur endroit à Montréal où l'on puisse déguster Huitres, 'Clams'et Homards

C'EST CHEZ

Lanthier, 8 et 10 rue CRAIG Est. Salons particuliers pour Dames et Messieurs

EN ITALIE

Rome, 7. — Sa Sainteté a fait parvenir des messages de condoléances au premier ministre Asquith, et à l'ambassadeur anglais à Rome. La Chambre des députés est ajournée.

A chaque oiseau son nid est beau

Il y a belle lurette qu'on turlubine contre nos coiffures et que l'on mord à belles dents dans nos chignons!... Les humoristes, les amateurs de critique pour rire — à qui il faut une matière à broder, une nouvelle pour la fin de la semaine— trouvent en nous une source inépuisable et des caricatures toujours à propos. C'est comme tondre les députés ou contredire le gouvernement. C'est toujours de saison puisqu'il y a toujours un côté qui n'a pas raison... Seulement nous, c'est autre chose, puisque nous ne devons pas avoir tort!!! Actuellement, la "marine, les "*ponts-de-péage*", les "*Phases*" ne sont pas plus célèbres et de meilleur ton que nos "*nids d'oiseaux*" et je ne serais pas surprise que le gouvernement Gouin voterait avant peu, à la chambre l'abolition de nos extravagantes coiffures comme lui détruisant son prestige, son point de vue et son pouvoir magnétique sur la nation. Si l'on prétexte que la *M. S. R.* doit augmenter son circuit à cause de nous qui prenons plus de place, ou que nous empêchons sa circulation par notre lenteur à rentrer dedans ou à passer devant, personne ne peut prétexter que nos coiffures ruinent le peuple. Il y en a de petites et de volumineuses selon les bourses et chacun peut réduire à sa guise sa tête et les exigences de la mode, aux revenus de son budget. Ce sont des élixirs à bon marché comme le carmin et le carbone et je voterais de toutes mes forces contre le gouvernement si je ne tenais aussi mordicus à ma tête. Je m'étonne même que devant tant d'hostilités l'un et l'autre résistent encore!...

Que les chercheurs d'idées dont je vous parlais tout à l'heure, les passants, les mécontents, les spectateurs de théâtre, les médecins hygiénistes s'indignent de nos procédés, que peut y trouver à redire le critique d'art, par exemple?... Y a-t-il une fantaisie plus merveilleuse que nos coiffures à la Récamier? Elles sont admirables et je ne conçois pas qu'on dise autrement. C'est tout une étude, un travail et on trouve le moyen d'être assez snob pour en dire quelque chose de mal. Pour moi, c'est un prodige! Elles ne sont pas ni si bouffonnes, ni si fantasques, ni si cocasses! Elles me font l'effet léger, aérien, subtil, des petits ponts si vantés de la Suisse, défiant l'abîme et l'espace, faits de réseaux d'apparence légers mais résistibles, mélange de science et d'art. Malheureusement pour celles qui aiment ces coiffures, elles ne vivront par leur sublime que la moitié de ce qu'elles auraient dû vivre et seront classées bientôt par la législature mondaine tout simplement au rang du monumental pont de Québec dont il ne reste que des échafaudages et nous serons obligés de les enfermer dans nos tiroirs à catastrophes, parmi tous les autres débris et reliques de la mode.

A New-York, cet été, on ne porte plus de bourrures!... Dans les hôpitaux, les Nurses ont l'ordre de n'en point mettre et toute la ville a eu une lueur de sens pratique, a dit un érudit, parce que les médecins parlaient tout simplement de nous couper la tête comme un membre inutile et encombrant, désespérant de n'en jamais réduire autrement le volume et le non-sens. "Nous savons bien que toutes ces raisons ont flotté de tout temps dans les cervelles souvent dénudées et jalouses de nos anarchistes... Plus un trésor est enfoui, plus il est en sûreté, il me semble, et l'on a beau dire et beau faire la mode a toujours eu son côté exorbitant. Qu'on se souvienne des ballons, des polonaises, des bosses et des manches soufflées! Quelles horreurs! Et malgré cela, les femmes belles et charmantes ont toujours été telles malgré ces embarras et ces suppléments. Il nous semble qu' à se sentir ainsi affublées, cela doit ôter la façon et diminuer l'esprit et qu'ainsi contrefaite, il soit difficile d'y aller simplement et naturellement. Les robes collantes, comme les collets bas et les bas à jour sont élégantes, mais pour contrebalancer tout ce décolletage il fallait que le postiche se juche quelque part. On se plaît à le faire voyager et quand il a traversé de là-bas, après quelques mois, s'il nous ennuie, on le renvoie se promener. Cela occupe les marchands de nouveautés, les douaniers et les coquettes.....

C'est vraiment joli tout de même, ces "nids d'oiseaux" n'est-ce pas? Et surtout si accommodant! Ca s'enlève comme un kimono! Quand il nous arrive quelque visite imprévue, on a toujours l'air de s'être soigneusement peignée. — Outre cela, pouvant provoquer des scènes domestiques, ça l'avantage de sauver bien des difficultés..... Peut-être la mode en durera-t-elle plus longtemps ici qu'à New-York; les canadiennes ayant selon l'expression de marine très en vogue "*plus de ballant*" que nos compatriotes des frontières. D'ailleurs je proteste contre tout le gros bon sens de tout le monde et voici pourquoi:

Un jour, j'étais dans ma chambre de toilette et comme j'habite un second et qu'au troisième les bains renversent comme des bornefontaines, le plafond n'étant pas préparé à ce jeu s'attendrit un peu trop et me tomba avec fracas sur le cabochon. Ce fut une avalanche. Le tonnerre ou le parlement fut entré chez moi que je n'en aurais été ni plus éblouie, ni plus étourdie. Mais, je n'avais aucun mal, grâce au fameux "nid d'oiseaux" que je venais d'inaugurer; j'en ai été quitte pour un bon "shampoo" et un mal de nerfs. Comme les pauvres petits moineaux d'en face à qui on a fait la malice de murer leur nid en réparant les briques qui dégringolaient, je me trouve dans la nécessité de me racheter ou de me rebâtir une nouvelle carcasse, en attendant le changement radical.... au cas où l'autre moitié du plafond se mettrait en train de me jouer la même farce.

Si vous me permettez, je vais terminer mon plaidoyer par le même refrain avec lequel j'ai commencé: "A chaque oiseau, son nid est beau", faisant appel, pour la prochaine session à toutes celles auxquelles nos coiffures soi-disant excessives et ridicules ont rendu des services analogues.

NINE.

Estudiantina

Après un séjour d'une semaine aux Etats-Unis, monsieur Manonlesco, le roumanien bien connu, a transporté ses dieux lares à l'Université Laval. Ce retour au bercail donna lieu à une réception mi-littéraire, mi-quelconque.

On y voyait le subtil poète des "Phases", qui d'un doigt distrait et nacré, puisait fréquemment dans une délicieuse bonbonnière Louis XV don de Carmen Sylva et d'Hélène Vacaresco. Nous concluons de ce détail, que les frontières bulgares et les collines bosnio-herzégoviniennes, savent apprécier et les néologismes et les chûtes rares.

A l'ombre fraîche et florentine des lauriers, Paul Morin, un mandragore à la boutonnière, svelte parmi les lys, botté de fauve, ganté de fauve, et de fauves lueurs dans ses virides prunelles, mordille les violettes, qu'il a cueillies à l'aube dans son jardin mélancolique où paradent hiératiquement ses paons d'émail. Louis Dupire, fleur d'Armorique, transplantée dans notre sol frigide, cumule excellemment les fonctions de reporter religieux avec les crucifiants soucis d'enfant de siècle "venu trop tard dans un monde trop vieux ou plutôt trop vite dans un pays trop jeune".

Le poète René Chopin, né Barrès, égaré dans le notariat et tenant en laisse le petit ours blanc qui ne le quitte jamais, soupire après l'éminente suffragette Marguerite Durand, tandis que son polaire compagnon bave de volupté, en évoquant en ses méninges oursines, la lionne marocaine que l'on verra bientôt siéger au Palais Bourbon, aux flancs viriles de sa propriétaire. Hirsute et froissant d'une main albe et rageuse la Lavallière qui lui donna à son départ du Bois Sacré, l'Eve du même nom, Henri Dugas, se construit en Espagne — Oh! géographique antithèse ! w tous les minarets de Scutari et toutes les stéles poudreuses d'Eyoub.

L'air enamouré secouant sur un rite romanichel les frisons d'or qui encadre la tête qu'il chipa à Alfred Rimbaud, Albert Papineau, module des cantilènes de son feu frère de laî l'hellénique Papadiamantapoulous, en attendant le ruban rouge qu'une république amie des lettres, ne manquera pas de lui décerner bientôt.

Bémolisant, ruisselant de musique, dans un sifflottis Debussyte, Boutrniral, évoque les jardins sous la pluie et les reflets dans l'eau. Gagnon le Danton de la Constituante, les corybantes Bérique et Décarie, Gallaher suave, tel une pâte d'angélique, étaient de la fête. J'en passe, j'en passe et des Meyer.

Nous avons rencontré dans l'annex M. Manonlesco qui nous aborda en souriant et nous vanta sur un ton lyrique les bienfaits du dictionnaire. Imaginez-vous qu'il a compris l'auteur des "Phases" en feuilletant cet illustre méconnu ce qui ne l'a pas empêché de poser sa candidature à l'Ecole littéraire qui sera certainement acceptée.

LES FRERES MAUGAS

N.B. Persan souffre de neurasthénie intense. Il songe à retourner en Perse et ne rêve que de roses persanes et des vers d'Ispahan.

Chez Lucullus

Mercredi soir dernier, à l'occasion de l'inauguration du nouvel hôtel Saint-Régis, rue Sainte-Catherine, M. Frank Gallagher, le gérant de l'établissement, avait convié quelque deux cents personnes x un somptueux banquet.

La salle à manger, tiède et cossue, était illuminée et fleurie à profusion, et — cela va sans dire — la chère était exquise et les vins, fameux. Ajoutez à cela, la cordialité de M. Gallagher et la bonne hdmeur de M. Ekers, ancien maire de Montréal, qui présidait à la table d'honneur, et vous aurez une idée des bons moments qu'ont passés les heureux invités.

Les journaux étaient ainsi représentés; la "Gazette", M. White ; la "Patrie", M. Maurice Arby ; le "Witness", M. Douglass ; la "Presse", M. Léopold Houlé ; le "Herald", M. Suderland ; le "Canada", H. Roger Valois" ; le "Star", M. Clifford Smith et WM. Tancrède Marcil, directeur du "Nationaliste", et Léon Lorrain, représentant notre journal.

MM. Frank Gallagher, H-A. Ekers, ancien maire, A.-D. Fraser, ancien échevin ; Lawrence-A. Wilson, White, Houlé, Arby, Marcil ont porté la parole.

Théâtre des amateurs

Faute d'espace, notre chronique hebdomadaire est forcément remise à la semaine prochaine. Nous cédons la place, pour aujourd'hui, au nouveau journal que nous annonce notre "calembouresque" ami, M. Daoust. Quant à ce dernier, qu'il ne regrette pas trop notre critique: "il ne perd rien pour attendre".

GAULAF.

L'opérette au Théâtre National

"L'Héritage de Laviolette" est une jolie pièce qui, nous l'espérons, obtiendra du succès au Théâtre National. M. Maurice Arby, journaliste à la "Patrie" est l'un des collaborateurs de cette oeuvre. C'est assez dire qu'elle ne manquera ni de réparties vives ni de scènes délicatement détaillées.

Si vous êtes déménagé

Vous avez certainement besoin de Tapis, Prélarts, Portières, Rideaux et autres garnitures de maison. Rappelez-vous que nos prix sont au moins 25 pour cent plus bas qu'en ville.

EUGENE VIAU, magasin départemental, 1321-1327 rue Sainte-Catherine-Est,

Pourquoi Tousser

quand une dose de

SIROP DU DR GARNIER

Prise au début vous débarrassera de votre rhume ?

En vente partout: 35c. la bouteille.

Société Hygiénique Franco-Canadienne

1771 RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

I. L. LAFLEUR

LIMITEE

Importateurs de

Quincailleries, Peintures, Verreries Vernis, etc. Aussi Chaloupes et Yatchs à Gazoline.

362-366 Notre-Dame Ouest

43 à 57 rue Dupré Montréal.

Téléphones : au magasin : Bell Main 2220 Marchands 543

Au bureau: Bell Main 4161

Résidence—Bell: Mount 3310 Ring 3 Notre-Dame-de-Grâces.

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torio" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR, de LOIN et de PRÈS, tracer, coudre, lire écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

Le Specialiste Beaumier,

144, Ste-Catherine Est.

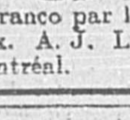
coin Ave. Hotel de Ville, Montréal.

L'EXAMEN DES YEUX GRATIS

Spécialité : Yeux Artificiels

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c. par dollar sur tout achat en lunetterie.

Il recherche les cas difficiles, désespérés. Ne achetez jamais des "PEDLERS" ni aux magasins "A tout faire" si vous tenez à vos yeux.



Franco par la poste sur réception du prix. A. J. LAURENCE, pharmacien, Montréal.

Nos dents son très belles, naturelles, garanties, l'INSTITUT DENTAIRE FRANCO AMERICAIN (Incorporée) 162 rue Saint-Denis, Montréal.

J.-H. RAINVILLE

Avocat

97 rue SAINT-JACQUES

Tél. Bell : Main 4458. Montréal.

Dr ARMAND-D. PORCHERON

Dentiste

713 rue STE-CATHERINE EST

Bureau ouvert le soir de 7 à 8 h.

Tél. Bell : Est 668.

Tél. Bell: Main 2784

Louis Coderre Oscar Coderre

CODERRE & CODERRE

Avocats

Chambre 61, 97 St-Jacques, Montréal.

Dr ARTHUR BEAUCHAMP

Chirurgien-Dentiste

165 rue SAINT-DENIS, 165

Tél. Bell : Est 3549

PETITES ANNONCES

AUX SOCIETES MUTUELLES

Splendide salle à louer au No 749 St-Denis. S'adresser 747 St-Denis. Tel- Est 2011. 10-12-f.

QUATRE ETUDIANTS

On demande quatre étudiants pour faire de l'annonce d'un caractère tout spécial. Il faut être grand et savoir se présenter. Salaire raisonnable et dépenses payées. S'adresser à boite 12 Le Nationaliste.

DECES

OUELLET.—En cette ville, le 7 mai 1910, à l'âge de 34 ans, docteur J.-A. Ouellet, du No 90 Rachel Est.

Avis des funérailles plus tard.

Spécielité en fait de Prélarts

Nous offrons ces jours-ci, à l'occasion du déménagement:

100 rouleaux de prélarts à 19c.

150 rouleaux de prélarts à 25c.

100 grands coupons de prélarts Liège, à 19c et 29c.

EUGENE VIAU, magasin départemental, 1321-1327 Sainte-Catherine-Est.

Un incident aux assises.

Deux repris de justice, Amédée Canonge, déjà vingt-cinq fois condamné, et Georges Chointener, au casier judiciaire également chargé, comparaissaient, devant la cour d'assises de la Sarthe, au Mans. Ils avaient attaqué et dévalisé la nuit, dans une rue du Mans, le docteur Goutard.

Au prononcé de l'arrêt qui les condamnait à dix ans de travaux forcés chacun, Canonge et Chointener entrèrent dans une violente colère :

—Tas de v...! Tas de C...! s'écria l'un.

—Je veux qu'on me coupe le cou ! s'écria l'autre.

En tirant son sabot, Chointener le jeta à la tête du président, M. Lefèvre, conseiller à la cour d'Angers.

Le magistrat baissa la tête et ne fut pas atteint. Les gendarmes se jetèrent alors sur les condamnés et les maîtrisèrent.

—La cour est au-dessus de ces injures et de ces voies de faits ! dit M. Lefèvre, et l'audience fut levée.

De retour à la prison, Chointener déclara qu'il allait s'accuser d'être l'auteur d'un crime commis à Angers, où il habitait avant de venir au Mans. Il espère, dit-il, être alors condamné à mort.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Services de trains d'été

Les trains commenceront à circuler lundi, 8 mai 1910, et circuleront tous les jours, excepté le dimanche, à moins d'indication contraire.

DE LA GARE VIGER

BORDEAUX.—A8.20 a.m., x8.45 a.m., E9.00 a.m., z9.10 a.m., Gz9.40 a.m., M12.30 p.m., Cb12-45 p.m., Bi1.45 p.m Bi2.00 p.m., A2.45 p.m., Aa5.25 p.m., A5.50 p.m., A6.10 p.m., Aa6.30 p.m., Fz10.00 p.m., Dz10.30 p.m., Gz11.15 p.m., x11.30 p.m.

PARC LAVAL.—A8.30 a.m., x8.45 a.m., z9.10 a.m., Gz9.40 a.m., M12.30 p.m., Bi1.45 p.m., Bi2.00 p.m., A4.25 p.m., Aa5.25 p.m., A6.10 p.m., Aa6.30 p.m., Fz10.00 p.m., x11.30 p.m.

STE-ROSE.—A8.30 a.m., x8.45 a.m., Dz9.00 a.m., Gz9.40 a.m., M12.30 p.m., Bi1.45 p.m., Bi2.00 p.m., A4.25 p.m., Aa5.25 p.m., A6.10 p.m., Aa6.30 p.m., Fz10.00 p.m., Dz10.30 p.m., Gz11.15 p.m.

ROSEMERE.—x8.45 a.m., Dz9.00 a.m., Gz9,40 a.m., M12.30 p.m., Bi1.45 p.m., Bi2.00 p.m., A4.25 p.m., Aa5.25 p.m., A6.10 p.m., Aa6.30 p.m., Fz10.00 p.m.

STE-THERESE. — A8.30 a.m., x8.45 a.m., Dz9.00 a.m., Gz9.40 a.m., M12.30 p.m., Bi1.45 p.m., Bi2.00 p.m., A4.00 p.m., A4.25 p.m., H5.15 p.m., Aa5.25 p.m., A6.10 p.m., Aa6.30 p.m., Fz10.00 p.m., Dz10.30 p.m., Gz11.15.

ST-JEROME.—x8.45 a.m., Ci1.25 p.m., Bi1.45 p.m., A4.00 p.m., H5.15 p.m., Aa6.30 p.m., Fz10.00 p.m.

SHAWBRIDGE, STE-ADELE, STE-MARGUERITE, VAL MORIN, STE-AGATHE. — z8.30 a.m., x8.45 a.m., Dz9.30 a.m., Ii1.15 p.m., (Ci1.25 p.m., de la gare de la rue Windsor). Bi1.45 p.m., PAj4.00 p.m., PJj4.50 p.m., H5.15 p.m.

ST-FAUSTIN, IVRY, MONT TREMBLANT, LABELLE, NOMININGUE et les gares intermédiaires.—z8.30 a. m., r8.45 a.m., Ii1.15 p.m., (Ci1.25 p.m., de la gare de la rue Windsor) A4.00 p.m.

ST-EUSTACHE. — A8.30 a.m., Gz8.30 a.m., Mi12.30 p.m., A4.25 p.m., H5.15 p.m.

ST-LIN. — Ar8.45 a.m., Dz9.00 a.m., A4.25 p.m., Gz10.30 p.m.

STE-SCHOLASTIQUE, LACHUTE, CALUMET et les gares intermédiaires. — A8.30 a.m., Gz9.40 a.m., Bi2.00 p.m., Aa5.25 p.m., A6.10 p.m., Gz11.15 p.m.

HULL, OTTAWA. — A8.30 a.m., A6.10 p.m.

ST-VINCENT DE PAUL. — A8.20 a.m., A9.00 a.m., x9.10 a.m., Ch12.45 p.m., N1.30 p.m., A5.00 p.m., A5.50 p.m., x11.30 p.m.

TERREBONNE, L'EPIPHANIE. —A8.20 a.m., A9.00 a.m., z9.10 a.m., Cb12.45 p.m., x1.30 p.m., A5.00 p.m., A5.50 p.m., x11.30 p.m.

JOLIETTE.—8.20 a.m., x9.00 a.m., Ci12.45 p.m., A5.00 p.m.

ST-GABRIEL.—x9.00 a.m., Ci12.45 p.m. A5.00 p.m.

BERTHIER JCT.—A9.00 a.m., z9.10 a.m., x1.30 p.m., A5.50 p.m., x11.30 p.m.

BERTHIER. — A9.00 a.m., 1.30 p.m., A5.50 p.m.

LOUISEVILLE, TROIS-RIVIERES. — A9.00 a.m., z9.10 a.m., x1.30 p.m., A5.50 p.m., x11.30 p.m.

SHAWINIGAN FALLS. — A9.00 a.m., Dz9.10 a.m., 1.30 p.m.

BATISCAN, PORTNEUF.—A9.00 a.m., x1.30 a.m., x11.30 p.m.

QUEBEC.—A9.00 a.m., x1.30 p.m., x11.30 p.m.

DE LA GARE WINDSOR

WESTMOUNT.—7.55 a.m., z8.55 a.m., z12.01 p.m., Oi1.15 p.m., Ci1.25 p.m., L1.30 p.m., 4.15 p.m., 4.30 p.m., Aa5.15 p.m., 6.15 p.m., Ci11.15 p.m.

MONTREAL JUNCTION. — 7.55 a.m., 8.25 a.m., 8.45 a.m., z8.55 a.m., z9.00 a.m., x10.10 a.mf, z12.01 p.m., Oi1.15 p.m., Ci1.25 p.m., L1.30 p.m., 4.14 p.m., 4.30 p.m., a5.15 p.m., 6.15 p.m., x7.25 p.m., x7.45 p.m., x10.00 p.m., x10.30 p.m., Ci11.15 p.m.

GOLF LINKS.—z8.55 a.m., z12.01 p.m. L1.30 p.m., 4.15 p.m., a5.15 p.m.

DORVAL, LAKESIDE.—8.45 a.m., z8.55 a.m., z12.01 p.m., L1.30 p.m., 4.15 p.m., a5.15 p.m., 6.15 p.m., Ci11.15 p.m.

VALOIS, CEDAR PARK.—z8.55 a.m., z12.01 p.mf, L1.30 p.m., 4.15 p.m., 5.15 p.m., 6.15 p.m., Ci11.15 p.m.

POINTE CLAIRE.—z8.55 a.m., z12.01 p.m., Ci1.20 p.m., L1.30 p.m., 4.15 p.m., a5.15 a.m., 6.15 p.m., Ci11.15 p.m.

BEACONSFILED—8.35 a.m., 8.45 a.m., z8.55 a.m., z12.01 p.m., Ci1.20 p.m., L1.30 p.m., 4.15 p.m., Ka5.05 p.m., O5.15 p.m., 6.15 p.m., Ci11.15 p.m.

STRATHMORE, BEAUREPAIRE, BAIE D'URFE. — z8.55 a.m., z12.01 p.m., L1.30 p.m., 4.15 p.m., a5.15 p.m., 6.15 p.m., wi11.15 p.m.

STE-ANNE—8.35 a.m., 8.45 a.m., z8.55 a.m., z12.01 p.m., Ci1.20 p.m., L1.30 p.m., 4.00 p.m., 4.15 p.m., Ka5.05 p.m., a5.15 p.m., 6.15 p.m., x10.30 p.m., Ci11.15 p.m.

VAUDREUIL. — 8.35 a.m., 8.45 a.m., z8.55 a.m., x10.10 a.m., z12.01 p.m., Ci1.20 p.m., L1.30 p.m., 4.00 p.m., 4.15 p.m., Kz5.05 p.m., a5.15 p.m., 6.15 p.m., x9.50 p.m., x10.00 p.m., x10.30 p.m., Ci11.15 p.m.

ILE CADIEUX, COMO, HUDSON, LAVIGNE, RIGAUD. — 8.35 a.m., z8.55 a.m., z12.01 p.m., Ci1.20 p.m., Li1.30 p.m., 4.00 p.m., Ka5.05 p.m., a5.15 p.m., 6.15 p.m., Ci11.15 p.m.

HUDSON HEIGHTS.—z8.55 a.m., Ci1.20 p.m., L1.30 p.m., Ka5.05 p.m., a5.15 p.m., 6.15 p.m., Ci11.15 p.m.

POINTE-FORTUNE. — i1.30 p. m., a5.15 p.m.

CALEDONIA SPRINGS.—8.35 a. m., x8.55 a.m., x10.10 a.m., 4.00 p.m., x9.50 p.m.

LE TRAIN SPECIAL POUR LE LAC BROME

Quittera Montréal à 1.15 p.m., le samedi seulement pour S.-Jean, Farnham, Knowlton et Sherbrooke. Premier train samedi le 28 mai 1910.

CHAR SALON POUR STE-AGATHE

Le vendredi seulement il y aura un char-salon pour Sainte-Agathe partant de la gare Viger à 4.00 p.m., du 13 mai au 17 juin inclusivement. Après le 17 juin ce char partira à 4.50 p.m., le vendredi seulement.

A 1er train, 9 mai.
B " 14 mai.
C " 25 juin.
D " 26 juin.
E Tous les jours excepté le dimanche à partir du 9 mai au 25 juin inclusivement et tous les jours, après.
F 1er train 15 mai.
G " 5 juin.
H " 23 mai.
I " 7 mai.
J " 24 juin.
K " 20 juin.
L Le samedi seulement jusqu'au 25 juin inclusivement et tous les jours excepté le dimanche après.
M Le samedi seulement à partir du 14 mai et tous les jours excepté le samedi et le dimanche à partir du 27 juin.
N Arrêt sur demande (Flag stop), les samedis et dimanches jusqu'au 18 juin inclusivement.
O 1er train 28 mai.
z Dimanche seulement.
x Tous les jours.
i Samedi seulement.
b Samedi et dimanche seulement.
a Tous les jours excepté le samedi et dimanche.
f Vendredi seulement.
r Lundi, mercredi et vendredi.

CHAR DE TOURISTES

En sus du train rapide qui quitte Montréal pour Vancouver tous les jours à 10 30 p.m., un autre char de touristes quittera Montréal tous les jours 10.10 a.m., pour Winnipeg et les gares intermédiaires.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE 129 rue S.-Jacques, près de l'Hôtel des Postes. Tél. Main 3732-3733 ou aux gares Windsor et Viger.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

LE SEUL CHEMIN A VOIE DOUBLE — A TORONTO BUFFALO DETROIT CHICAGO tous points de l'ouest — 4 TRAINS PAR JOUR ENTRE MONTREAL ET TORONTO

"INTERNATIONAL LIMITÉ"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada

Depart de Montreal à 9.00 a.m., et les trains Express et Limite à 9.45 a.m., 7.30 p.m. et 10.30 p.m. Un élégant wagon salon-bibliothèque-café fait partie du train de 9.00 a.m., et un wagon salon-bibliothèque-bufet sur celui de 9.45 a.m.

MONTREAL—OTTAWA

Depart de Montreal—*8.10 a.m., †3.55 p.m., *3.00 p.m.

MONTREAL—NEW YORK, via D. & H. R.R.

Depart de Montreal—†8.45 a.m., †10.55 a.m., *7.40 p.m.

MONTREAL—BOSTON—SPRINGFIELD, via C.V.Ry.

Depart de Montreal—*8.31 a.m., *8.10 p.m.

MONTREAL—PORTLAND

Depart de Montreal—*8.00 a.m., *8.15 p.m.

*Tous les jours. †Les jours de semaine. Chars-Salons sur les trains de jour. Chars-Dortoirs sur les trains de nuit.

BUREAUX DE BILLETS EN VILLE, 130 rue St-Jacques. Tél. Main 6903, 6905, 6907 ou à la gare Bonaventure.

Parc Sohmer

Aujourd'hui matinée et soirée Programme extraordinaire

ADMISSION : 10 CENTS

Edouard VII intime

De l'intéressant ouvrage de M. Aubray, nous reproduisons ce chapitre captivant

Edouard VII était joueur dans le sens qu'on est convenu de donner à ce mot, car le jeu proprement dit le laissait froid. Comme tout Anglais qui se respecte, c'était un parieur enragé. Il pontait sur les chevaux, sur l'issue d'un match, sur un événement sportif et sur un coup de carte. On l'a rarement vu prendre part à une partie de whist, ce jeu si en honneur à la Cour de Windsor, du vivant de la reine Victoria, et, par imitation, si en vogue dans les châteaux et manoirs du Royaume-Uni, mais il est rare que, dans le monde où il fréquente, on n'organise pas en son honneur, pour flatter ses goûts, quelque partie de baccara. Tous les casinos des villes d'eaux, tous les cercles, en Angleterre ou sur le continent, l'ont vu, pour parler la langue technique, prendre des culottes; maintes fois il a taillé des banques pendant des nuits entières et a rarement été heureux. En cela d'ailleurs, il n'a fait que suivre l'impulsion de l'aristocratie d'argent qui se substitue peu à peu à la vieille aristocratie de cape et d'épée du Royaume-Uni.

A une certaine époque, le jeu avait pris en Angleterre de si effrayantes proportions dans toutes les classes de la Société, que l'archevêque de Cantorbéry crut devoir fonder une ligue dans le but d'enrayer ses progrès. A cet effet il réunit un certain nombre de personnages de marque en une sorte de commission des voies et moyens et, pour donner plus de poids aux travaux de cette assemblée moralisatrice et s'assurer l'adhésion de l'aristocratie, en offrit la présidence d'honneur au prince de Galles. Edouard VII qui n'a jamais refusé son patronage à une oeuvre intéressante, accepta, sans se douter des désagréments qui devaient en résulter pour lui, quelques années plus tard. Un beau matin de 1891, les Anglais apprirent par leurs journaux, qu'un scandale venait d'éclater dans la nuit à Tranby Croft chez Mr. et Mrs. Wilson, que le prince honorait de fréquentes visites. Sir William Gordon-Cumming, l'héritier d'un des grands noms d'Angleterre, avait été pris en flagrant déit de tricherie dans une partie de baccara à laquelle prenait part le prince de Galles en qualité de banquier.

Les amis du prince, par crainte du scandale, avaient tout fait pour étouffer l'affaire, mais un des joueurs, sourd à toutes les prières et n'écoutant que son ressentiment, avait porté plainte et la justice était saisie.

Le procès eut, comme bien on pense, un énorme retentissement, moins à cause du cas en lui-même, que de la qualité des personnages qui s'y trouvaient mêlés. La nation tout entière s'émut à la pensée que l'héritier du trône, le président de la sainte ligue contre le jeu, passait ses nuits, dans des maisons particulières converties en tripots, à jouer au baccara et, sous prétexte de juger un joueur indélicat, ce fut en réalité le procès du prince de Galles qu'on instruisit.

Les prélats du Royaume-Uni s'indignèrent et écrivirent aux journaux des lettres sévères sur la conduite du prince. La reine en fut douloureusement impressionnée. Son entourage essaya de la consoler en lui disant que cette affaire ferait réfléchir le prince et qu'il en sortirait changé.—"On ne change malheureusement plus à l'âge de cinquante ans," avait répondu Victoria, qui était surtout peinée de l'indignation publique. Les orateurs du dimanche dans les parcs, les clergymen en chaire, les revues, les journaux ne s'occupèrent que du scandale de Tranby Croft pendant tout le temps du procès. "Eh quoi, disaient les uns, c'est là l'homme qui doit régner sur le Royaume-Uni?—Lorsqu'on songe, disaient les autres, que, si ce scandale eût éclaté dans une maison publique, le futur roi d'Angleterre aurait été arrêté comme un malfaiteur et serait maintenant sous les verrous!—Nous ne voulons pas, à notre tête, d'un tailleur de banques, déclamaient quelques-uns."

On en vit qui allèrent jusqu'à proposer un changement de régime, et d'autres qui, moins radicaux, proposèrent sérieusement de faire voter au Parlement une loi excluant les mâles de la succession au trône. — "Avec des femmes à notre tête, disaient-ils, nous n'aurons pas à redouter de tels scandales." Pour ne citer qu'un exemple entre mille, voici le procès-verbal qui fut voté par acclamation à la fin d'une réunion organisée par la Conférence des Méthodistes réunie à Leeds:

"La conférence se voit dans l'obligation morale d'exprimer le profond regret que lui ont causé les révélations produites devant la Cour sur la passion du jeu et les indélicatesse commises par des personnages occupant un rang élevé dans la société et desquels la nation est en droit d'attendre des exemples de vertu. Elle regrette en particulier que Son Altesse Royale le prince de Galles se soit trouvé si étroitement mêlé à un tel procès. La Conférence estime qu'un tel encouragement donné au vice et à l'immoralité par celui de qui la nation doit recevoir l'impulsion et l'encouragement vers une vie plus élevée, est d'un grand danger pour sa sécurité future. Elle espère que celui qui aspire à être un jour roi d'un peuple chrétien, saura dorénavant se tenir éloigné du jeu. La Conférence est heureuse de constater, aux discussions soulevées par ce procès, le sens moral du pays, qui réclame que ceux ayant la confiance publique et détenant l'autorité sachent s'en montrer dignes par leur caractère et leur conduite."

On comprend, à la lecture des publications de l'époque, que le prince dut passer un très mauvais quart d'heure. Tout d'abord il ne se rendit pas compte que l'opinion lui tenait rigueur et lorsqu'il vint déposer devant la Justice, comme un simple particulier, et répondre aux questions des jurés, tout le monde remarqua qu'il n'avait nullement l'air ennuyé. C'est le gardénia à la boutonnière et le sourire sur les lèvres qu'il se présenta devant la Cour. Il répondit au président qu'il n'avait rien vu, qu'étant banquier il était mal placé pour se rendre compte des mouvements de Sir William. Comme il allait se retirer, un juré demanda à lui poser une question: "Son Altesse Royale, interrogea-t-il, pourrait-Elle nous dire si Elle croit à la culpabilité de l'accusé?" Toujours souriant et déférant, le prince se tourna du côté du juré et répondit: "Il m'est bien difficile de le dire, pourtant les personnes honorables qui l'affirment sont si nombreuses qu'il ne m'est pas permis d'en douter".

Aussitôt sa déposition faite, le prince se retira. Bien lui en prit, car l'avocat de l'accusé se fit un plaisir de le mêler le plus possible à l'affaire afin de mettre les juges dans l'embarras. Le lendemain, la presse surenchérit, on écrivit que le prince venait fréquemment chez Mr. et Mrs. Wilson, que les parties de baccara duraient souvent toute la nuit, que plusieurs membres de l'aristocratie y avaient perdu une grande partie de leur fortune, que le prince payait en jetons frappés à ses armes et payables chez son banquier, qu'il perdait plus que le montant de ses revenus, qu'il avait recours aux juifs pour boucher les brèches faites d'avance à sa liste civile et qu'il avait dû hypothéquer son domaine de Sandringham. A ces bruits, Victoria s'émut davantage, manda le prince de Galles à la Cour, lui reprocha sa conduite et exigea qu'il mît fin à toute cette campagne. Le prince écrivit alors une lettre touchante à l'archevêque de Cantorbéry, dans laquelle il se plaignait que l'opinion se fût émue à ce point et qu'on le réduisît, en le tenant éloigné des affaires, à chercher des distractions frivoles.

Dans une conversation qu'il eut peu après au sujet du scandale de Tranby Croft, le prince exprima de nouveau le dépit qu'il ressentait de ce qu'en dehors des cérémonies qu'on lui faisait présider, on ne lui confiât aucune mission "Voyez mon neveu, dit-il en parlant de Guillaume II, ce n'est pourtant qu'un jeune homme, cependant il est le centre de tout, il dirige tout, il est l'âme de son pays, tandis qu'il ne m'est permis de rien faire."

Les grandes revues conservatrices s'autorisèrent aussitôt de ces paroles pour plaider la cause du prince. Si Albert-Edouard n'avait pas mieux répondu jusqu'ici à l'attente de la nation, s'il avait donné prise au scandale, la nation en était responsable. Il se créa ainsi un courant d'opinion favorable à l'utilisation de l'héritier du trône et ce courant devint si fort que les ministres ne purent s'en désintéresser. Pour avoir l'air d'en tenir compte, ils nommèrent le prince président d'un certain nombre de commissions qui, pour la plupart, ne fonctionnèrent jamais, et l'opinion fut aussitôt calmée.

N'empêche que la leçon servit au prince de Galles, qui, à partir de ce moment, cessa de tailler des banques... en Angleterre.

J. H. AUBRY.

Dépêches Etrangères

LE ROI EST MORT

(Service spécial au "Nationaliste")

ECHOS DE PARTOUT

LES ETATS-UNIS AUX FUNERAILLES

Washington, 7 — On a discuté aujourd'hui la question d'envoyer un représentant des Etats-Unis aux funérailles du Roi Edouard.

Il a été suggéré dans les cercles officiels, de déléguer le Colonel Roosevelt au cas où la cérémonie aurait lieu avant son départ de l'Angleterre.

Si M. Roosevelt n'est pas nommé on désignera probablement l'ambassadeur Reid.

Aucune décision ne peut d'ailleurs être prise avant que le département d'Etat n'ait été avisé officiellement de la date des funérailles.

LES SYMPATHIES DES ETATS-UNIS

Washington, 6. — La mort du roi Edouard a suscité de nombreuses manifestations de sympathie de la part des personnages éminents de tous les corps.

Le président Taft a immédiatement câblé ses condoléances à la Reine Alexandra, ajoutant qu'il avait toujours beaucoup apprécié les hautes qualités du défunt et aussi les efforts qu'il fit pour promouvoir la paix internaliste.

Le secrétaire d'Etat Knox dans un câblogramme à l'ambassadeur américain à Londres exprime au gouverneur anglais les sympathies du président, du gouvernement et de tout le peuple des Etats-Unis.

Le secrétaire de la Marine Meyer, le secrétaire de la guerre Dickinson et le président du comité des affaires étrangères ont également télégraphié leurs regrets. Le prince Tokugawa, président de la Chambre des Pairs, au Japon, en ce moment en visite ici, dit que la mort de Sa Majesté est une grande perte pour le monde entier et la nouvelle a surpris tous les cercles diplomatiques.

Il espérait le rencontrer à sa prochaine visite à Londres.

EN ANGLETERRE

Londres, 7 — Ce matin de cinq à six heures, la grosse cloche de la cathédrale S.-Paul a tinté toute les minutes. Les offices ont été célébrés à la mémoire du roi seulement et les archevêques de Canterbury et de York ont annoncé officiellement aux fidèles la mort du Souverain.

Une foule immense se dirige par les trains du matin vers le Palais mortuaire et à partir de 9 heures ç'a été un long défilé de gens recueillis devant l'édifice où flotte, à mi-mât l'étendard royal qui n'est mis en berne qu'à la mort du Souverain.

La Reine a vaillamment supporté l'épreuve. Ce matin elle a déjeuné comme à l'ordinaire, dans ses appartements privés.

Les membres de la famille royale ont assisté ce matin, dans la chappelle privée du Palais à un service spécial pour le repos de l'âme du roi

Les affares, le commerce, les courses et autres genres de sport, les jeux publics et les réunions privées sont suspendus. Les théâtres sont fermés. La Bourse également et les Cours de justice ont ajourné leurs séances en signe de respect.

Partout les drapeaux cravatés de crêpe sont arborés à mi-mât sur les édifices publics et sur les navires de guerre et de commerce. Les cloches sonnent tristement le glas.

A 2 h. 30, après midi, George V, a été proclamé roi sur les marches du "Royal Exchange."

Le Conseil Privé s'est réuni à 4 h. de l'après-midi sous la présidence du nouveau souverain dans la salle du Trône, au Palais de S.-Jacques pour prêter le serment d'allégeance au nouveau monarque.

Immédiatement après des héraults accompagnés de fanfare de trompettes, ont annoncé l'avènement aux quatre coins du Palais puis à Charing Cross, au "Royal Exchange" à Temple Bar et à Cheapside.

Les services religieux ont été très suivis.

Toutes les congrégateians sont en grand deuil.

Un changement important est la substitution des mots "le roi, la reine, la reine douairière, etc, aux appellations précédentes: le prince et la princesse de Galles, etc.

Toute la population prend une part active au deuil qui frappe ses Princes.

Les hommes qui ne sont pas tout de noir vêtu ont, au moins une cravate noire, ou un crêpe au bras.

Les femmes, presque sans exception, sont en noir. Les cochers ont du crêpe à leurs fouets.

Des messages de condoléances arrivent de partout au Palais.

Un des premiers a été le télégramme de sympathie de l'Empereur Guillaume.

Londres, 7 — Le Cours de la Bourse est suspendu aujourd'hui, en signe de deuil, à Londres et à Liverpool.

EN FRANCE

Paris, 7. — L'émotion causée par la mort du Roi d'Angeterre est considérable et profonde ici. M. Pichon représentera le cabinet français aux funérailles. Le président Fallière sera chef de la mission française.

"Le Matin" écrit: "L'Angeterre a perdu un grand roi, le monde une grande figure et la France un ami sincère."

EN ESPAGNE

Madrid, 7. — La cour vient de prendre le deuil. Tous les journaux sont bordés de noir.

EN ALLEMAGNE

Berlin, 7 — L'empereur vient de briser tous les engagements qu'il avait pris pour deux jours à venir.

UN NOUVEAU LIVRE

"Les Phases"

Il y a une couple de semaines, nos libraires enrichissaient leurs vitrines d'un nouveau livre, un recueil de vers, à couverture simple et modeste, et jolie comme tout ce qui est simple et modeste. L'auteur, M. Guy Delahaye; le titre, "Les Phases"; l'éditeur, C. Déom, Montréal.

Comme tant d'autres, ce livre à couverture simple et modeste serait peut-être resté inaperçu devant l'apathie du public, si, fort à propos, un ami de l'auteur n'avait battu la grosse caisse. Certes, ce n'est pas que je veuille blâmer celui-là d'avoir entrepris de payer ce tribut à l'amitié. La seule chose que je lui reproche, c'est d'avoir injustement, parfois même brutalement attaqué les uns et les autres au bénéfice de sa réclame.

Tout d'abord, il tâcha de faire croire au public qu'une conspiration avait été ourdie contre l'auteur de son livre; pour cela, il écrivit: "J'accuse l'Ecole littéraire d'avoir voulu, comme les oiseaux nocturnes de Chantecler, étouffer dans l'œuf, l'espoir d'une jeune pensée vouée à l'Idéal, et cela bien avant que le volume parût". C'était une fausseté doublée d'une méchanceté; c'était prêter aux membres de l'Ecole littéraire un sentiment de basse jalousie qu'aucun d'eux n'a jamais eu et ne saurait entretenir: je niai simplement. Il faisait dire à M. Guy Delahaye: "Le volume est paru depuis une semaine et depuis lors se trémousse l'Ecole des dieux qui ne se remuait jamais". C'était laisser entendre la conspiration; or l'Ecole littéraire n'avait pas même eu de réunion depuis la publication du livre; c'était donc une autre fausseté: je niai.

A opposer à ces deux dénégations on n'eut que des injures et de nouvelles suppositions absolument fausses. Aussi, je fus plus peiné que surpris de lire ces lignes dans le "Nationaliste" de dimanche dernier: "Reste M. Germain Beaulieu. Celui-là nous fait toujours sourire, même lorsqu'il s'efforce d'être sérieux. Il aiguise, paraît-il, des poignards qu'il va nous lancer en pleine poitrine. Nous l'attendons avec une très grande sérénité d'âme. M. Beaulieu est toujours moins redoutable lorsqu'il combat en face, que dissimulé soigneusement sous des masques."

Je veux croire, puisqu'il parle de la sérénité de son âme, que M. Henri-Marcel Dugas n'a pas eu l'intention de donner à ces lignes la méchanceté qu'elles comportent. Peut-être a-t-il simplement voulu faire allusion au pseudonyme de Philippe Leber, car c'est le seul masque sous lequel je me sois jamais soigneusement dissimulé. Toutefois, une chose qu'ignore M. Dugas, je le vois, chose qu'il n'est d'ailleurs pas le seul à ignorer, c'est que dès son premier article, Philippe Leber avait eu la loyauté de révéler aux intéressés sa véritable personnalité. De plus, le principal personnage d'une de mes pièces de théâtre, jouée quelques mois auparavant, porte justement ce nom. Pour un monsieur qui tient à se dissimuler soigneusement sous des masques, il faut avouer que ce n'était guère prudent.

Cela dit, revenons au livre de M. Guy Delahaye.

Que l'on ne s'attende pas à une étude critique. Je veux simplement, comme M. Albert Lozeau, dire ce que je pense. J'en ai bien le droit, il me semble.

C'est imprudent, je le comprends; que va-t-il m'arriver, à moi qui me suis déjà exposé à tant de coups et qui les mérite tous, si un talent exquis, si une âme sensible, si une vie méditative n'ont su protéger le poète de l' "Ame solitaire" contre les atteintes de la rancune et de l'injure? Qu'importe! ce ne sont pas ceux-là qui se taisent, qui rendent service; ce sont ceux qui parlent et dont la parole ignore la flatterie. Dans leurs jugements, ils peuvent sans doute parfois se tromper; mais quand le mobile des actions est la bonne foi et la sincérité, les erreurs sont moins nombreuses et, aussi, moins graves.

* * *

J'ai le "Les Phases"; non seulement je les ai lues, je les ai même relues; non seulement je les ai relues, j'ai même essayé de les analyser. Et cependant, je n'ai pu arriver, dans la plupart des pièces de ce recueil, à saisir avec certitude la pensée de l'auteur. J'ai toujours cru que la transparante limpidité de la pensée est le rayonnement de la poésie: il ne peut y avoir, il n'y aura jamais de véritable poésie où il y a incohérence, nébulosité et doute. Que m'importe, après tout, que le vers ait neuf syllabes au lieu de huit ou de douze? que m'importent la vétusté ou la nouveauté, la douceur ou la sonorité du mot? que m'importe que la pensée se moule en un tryptique ou en un sonnet, en un quatrain ou en un tercet? Tout cela m'est bien égal. Ce que je veux d'abord quand je lis des vers, c'est d'y trouver une pensée qui me charme ou m'émeuve, et que cette pensée se présente de façon à ce que je n'aie pas, pour la deviner, à me tenailler le cerveau comme lorsqu'il s'agit d'une charade ou d'un logogriphe.

Que M. Guy Delahaye se proclame d'une école ou d'une autre, ou qu'il se défende d'être d'aucune, ce n'est certainement pas cela qui rend son livre meilleur ou moins bon. En littérature, comme d'ailleurs dans les autres arts, toutes les écoles sont bonnes et toutes sont susceptibles de produire des chefs-d'œuvres; mais une œuvre ne peut valoir, elle ne peut forcer l'admiration, qu'autant qu'elle est vraie. Or, la clarté est le premier attribut de la vérité. Et ce que je regrette dans "Les Phases" c'est cette clarté, absente de la plupart des pièces.

Il y en a qui ont une étrange manière de juger de la valeur d'une œuvre. Ainsi, un admirateur de M. Guy Delahaye trouve son livre génial, pour la raison que ce livre ne contient pas de pièce patriotique; un autre dit que c'est un chef-d'œuvre, parce que l'auteur est son ami; celui-ci se pâme d'admiration, à cause de la jeunesse de l'auteur; celui-là est ravi, par le fait que l'auteur s'est écarté des sentiers battus. La perfection d'une œuvre ne repose pas sur la nouveauté du sujet ou de la forme: il y a encore des chefs-d'œuvre à faire avec les sujets qu'affectionne M. Chapman, sujets qui ne sont précisément pas très neufs; et nous lirons longtemps encore les plus beaux vers dans la majesté de l'alexandrin classique. D'autre part, quant il s'agit de critique littéraire — et je donne au mot critique le sens qu'il doit revêtir dans l'étude d'une œuvre, et l'idée d'impartialité qu'il éveille — toute question d'amitié ou d'inimitié doit être mise de côté, et la personnalité de l'auteur elle-même doit disparaître.

* * *

Le livre de M. Guy Delahaye se divise en "Poèmes psychiques" et en "Poèmes corps et âme". Pour ses poèmes psychiques, l'auteur a employé une forme spéciale, inconnue dans notre littérature, le tryptique, trois pièces de trois tercets se balançant sur trois rimes croisées. Chaque pièce est censée développer une idée, et les trois idées sont censées se rattacher les unes aux autres par un lien commun. De plus, comme le nombre trois hante le cerveau de l'auteur, l'auteur n'emploie que le vers de neuf syllabes généralement rejeté de la prosodie française. C'est dans ce moule que le jeune poète s'est exercé à couler toutes ses pensées.

"Ma for e poétique", lui fait dire son ami M. Henri-Marcel Dugas, "est basée sur un fait plus ancien que le monde, éternel comme Dieu, qui a existé bien avant Solomon, pourrait-on répondre à M. Lozeau. Elle repose sur le rapprochement nécessaire de l'un et du trois, de l'unité et de la trinité, Dieu, Père, Fils et Esprit; Vrai, Beau, Bien. Espace, Longueur, Largeur, Hauteur; Temps, Passé, Présent, Avenir, etc. J'ai voulu une forme poétique qui rendit symboliquement ce fait, et j'ai trouvé celle employée dans la première partie des "Phases, où chaque pièce, à part deux ou trois, est en vers de neuf pieds, disposés en trois tercets sur trois rimes."

C'est passionnant, ajoute M. Dugas.

Et moi, je trouve que c'est un enfantillage. Ce n'est même pas du symbolisme. J'en dirais autant du peintre qui ne ferait que des paysages en triangle, n'emploirait que trois couleurs, et n'y mettrait que trois arbres, trois maisons, trois animaux, trois personnes et trois nuages. Et ce peintre, me semble-t-il, aurait tout autant raison que le poète d'en agir ainsi: le nombre trois doit avoir sa valeur en peinture comme en poésie. Et non-seulement cela est puéril, mais cela donne au livre une monotonie désespérante; c'est pire qu'un recueil de sonnets. Cela fait songer vaguement à ces forêts d'arbres nains, grêles épinettes, rachitiques bouleaux, qui couvrent à perte de vue les terres incultes du nord de notre province.

Comment voulez-vous, en trois vers de neuf syllabes, et avec l'obligation de trois rimes, exprimer d'une façon claire, précise, originale, des pensées qui, parfois, presque toujours, demandent un tout autre rythme, un mode entièrement différent? Déjà, le sonnet offre peu de ressources, et Dieu sait le travail que demande un sonnet sans défaut? Aussi, je suis bien forcé de le dire, M. Guy Delahaye a pu faire œuvre originale, en ce sens que personne encore n'avait tenté la même chose; mais l'originalité, en ce cas, n'est un attribut ni de l'art, ni de la poésie.

On a cité comme de petits-chefs-d'œuvre "Neige de Mai" et "Air de glas". Lisons-les:

NEIGE DE MAI

Il a plu des "Ave" ce matin,
Du ciel est tombé des étoiles,
Et la terre a transformé son teint;

Chaque instant une âme nous atteint,
Chaque instant le néant se dévoile
Et l'univers brille de beauté.

Mais les jours sont faits de cruauté;
Demain souillera la blanche toile,
Qu'adviendra-t-il de la pureté?...

Et c'est tout. Je ne vois pas en quoi il y a lieu de s'extasier. La pensée du poète se devine confusément, et l'interrogation qui termine la pièce laisse le lecteur bien froid. Il y avait cependant quelque chose de joli à faire avec ce parallèle entre la neige nouvellement tombée, toute blanche encore, et les âmes nouvellement écloses à la vie. Mais l'auteur a imposé un moule à sa pensée: il lui fallait trois strophes de trois vers sur trois rimes; aussi, cette terre "qui transforme son teint", cette âme "qui nous atteint", cet univers "qui brille de beauté", ces jours "qui sont faits de cruauté", tout indique, démontre, prouve que le principal souci du poète n'a pas été de coordonner ses idées, de chercher les termes qui pouvaient traduire avec justesse et clarté sa pensée, mais bien de réussir à faire trois tercets se rattachant par trois rimes.

Voyons l'autre:

AIR DE GLAS

Coups d'ailes que donne le métal
A la prière de ceux qui pleurent,
Les bourdons frappent d'un son brutal

Les airs se brisant comme un cristal;
Puis, tel le souffle de ceux qui meurent
Pures de la pureté d'antan,

Les ondulations en montant
Se raidissent, retombent, s'effleurent,
Et bientôt s'endorment en chantant.

Cette pièce est de beaucoup supérieure à la précédente. Je la considère même comme la meilleure de tout le livre. Elle dénote chez son auteur une réelle puissance d'imagination et de belles facultés intellectuelles. Quel dommage qu'il se soit fait l'esclave d'une forme aussi ingrate! Libre, il eut pu donner à sa pensée une envolée autrement superbe. Malheureusement pour arriver à combiner les trois tercets dans leurs trois rimes, il lui a fallu les chevilles "s'effleurent, s'endorment" "en chantant", et il a dû laisser à peine ébauchées des idées qui se seraient prêtées à d'admirables développements.

Ce sont là des reproches qui s'adressent à toute la partie des Poèmes psychiques. Je n'ai cité que deux de ces poèmes. C'est suffisant pour faire deviner le procédé de l'auteur, car il semble que c'est à dessein, systématiquement que l'auteur est nébuleux, parfois incompréhensible. J'ai cherché une idée d'ensemble dans cette première partie du livre, je ne l'ai point trouvée. L'auteur effleure un peu l'âme, ses facultés, ses sentiments; rien de précis, rien de bien défini. Parfois ce ne sont que de simples sensations traduites par des mots qui évoquent plutôt des sensations que des idées: voici certainement le chef-d'œuvre du genre, intitulé "Pressentiment".

Toute chair que l'esprit vampirode
Par ses enthousiastes sorties
Vers un excelsior qui corrode

Donne aux fougues du corps leur exode,
Et les yeux se font perles serties
Entre châton de désespérance,

Mais le regard de l'intelligence
S'aiguise de leurs forces parties,
Et le pressentiment prend naissance.

Essayez d'analyser. La plupart des poèmes psychiques sont dans cette tonalité. Il y en a qui sont encore moins compréhensibles. C'est la préciosité de la quintessence et la quintessence de la préciosité, écart de bon goût dont reviendra certainement M. Delahaye. Ses poèmes psychiques lui auront peut-être été une merveilleuse gymnastique intellectuelle, seulement pourquoi les avoir publiés?

La deuxième partie du livre, "Poèmes corps et âme", est formée de sonnets roulant sur divers sujets. L'auteur a abandonné le vers de neuf pour l'alexandrin. Bien qu'en général assez claire, la pensée du poète est moins pittoresque dans ses sonnets. Il y a de l'émotion presque toujours, il y a peu de travail. Et il n'y a peut-être pas de forme poétique qui demande autant de travail que le sonnet. Ceux des "Phases" renferment des négligences qu'un esprit plus expérimenté n'eut pas laissé passer. Tous, cependant, révèlent chez ce jeune homme une belle organisation poétique.

Voilà, en peu de mots, ce que je pense des "Phases". On trouvera étrange que je ne me sois pas scandalisé de l'emploi du vers de neuf syllabes: je comprends qu'il y a des oreilles qui aiment la dissonnance, c'est matière de goût, mais, comme ces oreilles sont encore l'exception, je suis persuadé que l'auteur des "Phases" reviendra à la bonne et mélodieuse prosodie classique. Il y a chez lui un observateur, un être sensitif et un penseur: l'âge, l'étude et la méditation ne feront que développer ces qualités essentielles au poète. Il ne tardera guère à s'apercevoir que l'art ne repose pas dans un simple caprice de forme, dans une relation plus ou moins fictive entre le nombre et l'intelligence; que la poésie est autre chose qu'un symbole ou une formule, comme il semble le croire en ce moment, que ce n'est pas un simple délayage de pensées vulgaires fortement assaisonnées de lieux communs et de vieux clichés, comme en est toujours persuadé Chapman. Et alors seulement il pourra doter notre littérature d'une œuvre qui forcera l'admiration de tous. Car, à moins d'être géniale — et combien en compte-t-on de celles-là! — une jeune intelligence de vingt ans ne peut produire une œuvre poétique d'une réelle valeur. C'est pourquoi il y a lieu de regretter que M. Guy Delahaye se soit trop hâté de publier son livre. Comme tous les jeunes qui n'ont pas attendu la maturité de leur intelligence, il se repentira d'avoir donné au public une œuvre qui n'est encore et qui ne saurait être autre chose qu'une ébauche.

Les amis de l'auteur vont crier au parti-pris et m'imputer des sentiments que je n'ai pas, je le sais. Je me console en songeant qu'avant deux ans, M. Guy Delahaye me donnera lui-même raison et me saura gré de lui avoir dit ma pensée sans faiblesse comme sans flatterie.

GERMAIN BEAULIEU.

Maigriot, critique d'art

"A MAN OF NO IMPORTANCE."

Jules Gagnon, continue de baver tel une limace.

Il a répandu dimanche dernier une demi colonne de son visqueux produit sur mon compte.

Grand bien lui fasse.

Le triste sire croit me confondre en déclarant que je n'ai jamais voyagé, que je n'ai visité d'autre musée que celui de la Art Association de cette ville C'est là, en effet, et là seulement, que j'ai puisé ma petite éducation artistique. C'est là que j'ai appris à goûter et à apprécier le travail de nos peintres et de nos sculpteurs, et c'est au cours de mes excursions à cette galerie que m'est venu le désir de faire connaître davantage le talent et les oeuvres de nos artistes. Depuis sept ou huit ans je m'y efforce, et j'ose croire que cette tentative n'a pas été tout à fait stérile. Admirer les tableaux de nos peintres et donner à ces derniers un mot d'encouragement était oeuvre de dilettante. Il ne me déplait pas de payer aujourd'hui de ma personne et de subir à mon tour les attaques d'un Jules Gagnon.

Et voilà pour moi.

Maintenant, je m'empresse de dire que Jules Gagnon a parcouru l'Amérique et l'Europe. Pendant des jours et des mois, il a erré à travers les grandes galeries de peintures de New-York, de Chicago, de Londres, de Paris. Il a pu contempler tous les illustres et glorieux monuments du passé. De ces promenades de plusieurs années à travers les chef-d'oeuvre de toutes les époques, de ce contact quotidien avec les toiles des grands maîtres, de ce séjour dans les temples de l'Art les plus renommés, qu'est-il résulté?

Il me fait peine de le dire

Quatre ou cinq douzaines de grossières silhouettes de passants de la rue, à 25 cents pièce, et quelques ébauchés de portraits faits pour un artiste authentique qui les retouchait et les finissait.

Non, décidément, la fréquentation de tous les musées du monde ne suffit pas à faire un artiste. Il faut avant tout le feu sacré, le tempéramment.

Quand Jules Gagnon parle de ses toiles reçues à la Galerie des Arts, il se vante. Il a eu exactement une peinture d'acceptée, son propre portrait. Comme j'en avais dit un mot aimable, je reçus à ce sujet à quelques jours de là, d'amicaux reproches de la part d'un connaisseur. "C'est bon d'encourager les artistes, mais non les barbouilleurs," me dit cet austère gardien de l'Art. Depuis, les portes de la Art Association sont restées fermées à Jules Gagnon. Il s'en venge en dénigrant les artistes qui y exposent, et il parle dédaigneusement des "trois maigres salles" de la Galerie. Les raisins sont trop verts, ô Jules Gagnon.

Mon noir et barbu adversaire met en doute la sincérité de mes appréciations. Cela lui est permis. Mais que dirais-je des siennes? Il est si peu convaincu de ce qu'il affirme qu'il répudie même ses propres jugements et voudrait me les attribuer.

Dans son article d'il y a trois semaines, Jules Gagnon a impitoyablement démantibulé tous nos artistes, depuis les meilleurs et les plus forts jusqu'aux plus faibles. Il y en a un cependant qu'il a épargné, un dont il n'a pas mentionné le nom, celui-là même dont il pense le plus de mal, dont il parle avec le plus de dédain. Il ne l'a pas abîmé comme les autres, de peur de perdre les quelques piastres que cet artiste lui fait gagner de temps à autre en le chargeant de peinturer ses fonds de tableaux.

Là où Jules Gagnon triomphe, c'est lorsqu'il me rappelle que je n'ai pas terminé un travail littéraire commencé autrefois. Il me serait facile de répondre qu'avant de faire de la littérature ce qui est un luxe en notre pays, j'ai dû tout d'abord gagner ma vie, mais je demanderai à Jules Gagnon ce que sont devenus les deux romans qu'il recommençait pour la troisième fois, lorsque je le connus, il y a huit ou neuf ans, et qu'il nous promet depuis pour chaque printemps. Il peut prendre son temps d'ailleurs et les raboter tout à son aise. Je ne suis pas pressé et peux attendre.

Pour finir sa catilinaire, Jules Gagnon me recommande d'aller planter des choux à la campagne. Le conseil n'est pas si méchant qu'il voudrait l'être, mais ce n'est pas avec l'argent provenant de la vente de ses tableaux que Gagnon pourra me les acheter pour en faire sa soupe. Et puis, je pourrais aller cultiver la terre ou faire tout autre travail sans ameuter les populations rurales par mes airs effarés et sans me faire suivre comme une bête curieuse par des troupes d'enfants et d'adultes.

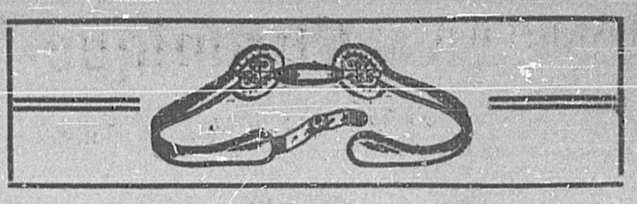
Et maintenant, ce que je reproche à Jules Gagnon, ce n'est pas d'être un raté, un fruit sec, car ce n'est pas sa faute, s'il n'est pas né artiste. Ce que je lui reproche c'est de ne pas être simplement un homme, un homme assez courageux pour faire face à celui qu'il attaque, assez généreux pour se rendre utile aux autres, assez noble pour être capable de loyauté envers ses amis et envers l'Art.

Mais est-ce que Jules Gagnon me comprend seulement? Et à uropos, me direz-vous, quel est donc ce Jules Gagnon?

Je laisse à Oscar Wilde le soin de vous répondre:

"A man of no importance."

A. LABERGE.



Si vous désirez Guérir votre

HERNIE

N'attendez pas qu'il soit trop tard, pour la soigner. Venez immédiatement nous consulter. Notre bandage Herniaire est le meilleur. Nos bas élastiques pour varices sont les plus efficaces. Nos bandes abdominales sont les plus sures. Nous avons ce qu'il y a de mieux en membres artificiels.

SPECIALITES: Corsets en celluloid pour gibbosités, fabriqués par nous et vendus à des prix raisonnables.

C. MARTIN,
56 Craig Est.
MONTREAL.

Pour vos ouvrages de ville

PROGRAMMES, CIRCULAIRES, FACTUMS, etc., adressez-vous aux bureaux du "DEVOIR" 71a rue Saint-Jacques, Montréal.

CHAMPAGNE

PIPER-HEIDSIECK

Ancn Maison HEIDSIECK fondée en 1785
KUNKELMANN & Cie Successeurs
REIMS - France

Sec, Extra Sec ou Brut.

Le Vin le plus populaire parmi la classe dirigeante en Angleterre...

EN VENTE PARTOUT.

Distributeurs en gros:
LAPORTE, MARTIN Cie, tée. MONTREAL.

SON NOM EST SA GARANTIE

Redpath

SUCRE GRANULÉ
FABRIQUÉ PAR
The Canada Sugar Refining Company Limited
MONTRÉAL, QUÉ.

TÉLEPHONE: EST 2936

Bérard & Mercier,

LA CAROSSERIE ARTISTIQUE
269a, RUE SANGUINET, (Entre DeMontigny et Ontario.)

DERNIERS MODELES DE VOITURES FINIS
CONCORDS, PIANOS-BOX, ETC.

Les Sucres les plus Choisis
Sont ceux de la
ST. LAWRENCE SUGAR REFINING CO.
(LIMITED)
SUCRES PURS DE CANNE
"ST-LAURENT"
GRANULE, EXTRA ET CASSONADE

NOCTURNE

La lune, gravement, majestueuse et lente,
Dans la tiédeur du soir, monte de l'horizon
Adoucir l'azuré du céleste blason,
Sablé de diamants — légende étincelante. —

De l'infini descend, vers la terre brûlante,
Le mystique parfum et l'étrange frisson
Des astres qui, là-haut, ébauchent la chanson
De l'éternel amour à la brise troublante.

Et de leurs bras géants, les arbres enlacés,
Comme des corps étreints longuement embrassés
Soupirent des aveux aux étoiles rêveuses.

Les feuilles vers l'azur chuchotent des serments,
Pareils à des baisers de lèvres amoureuses,
Que se donnent, la nuit, d'invisibles amants.

JACQUES SAVANE

Lauréat au dernier concours, 1910, de la "Muse de Nadaud", Roubaix, France.

Le système de M. Barlow

Grâce à cette excellent homme dont l'initiative se borne à ses connaissances approfondies de la routine municipale, les travaux de voirie cette année, sont considérablement en retard.

Toujours grâce à M. Barlow, voici les matériaux qui seront employés cette année: 96,000 vgs de scorie, 44,000 vgs, d'asphalte, 44,000 vgs de granit et 5,000 seulement de blocs d'asphalte.

La scorie prend 24 blocs la verge courante et coûte en moyenne $65 le mille.

C'est un pavage ordinaire, qui se brise souvent.

Nous nous demandons pour quelle raison M. Barlow l'a recommandé à ce point et a même forcé le bureau de contrôle à en acheter une telle quantité. Les blocs de granit lui sont supérieurs pour les rues commerciales et les blocs d'asphalte constituent un pavage idéal pour les rues résidentielles.

Cependant M. Barlow recommande la scorie et M. Lawrence, seul agent commercial possédant cette marchandise, pourra tenir les prix très élevés.

C'est absurde. Que M. Barlow favorise une marchandise vendue par un compatriote, quand elle est égale comme prix et comme valeur, c'est compréhensible, mais sa manière d'agir cette année dénote du parti-pris, du fanatisme et pas autre chose.

Les membres de la Commission exécutive devront avoir l'oeil ouvert et savoir protéger les intérêts bien entendus des contribuables.

Pas de favoritisme et de patronage.

T. M.

REMISE

Par respect pour la mémoire de Sa Majesté Edouard, la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, a remis sa deuxième fête annuelle qui devait avoir lieu ce soir, au Monument National, à dimanche le 22 courant, voulant témoigner ainsi de ses regrets les plus profonds pour ce grand deuil qui frappe tous le pays anglais et nous pouvons ajouter, le monde entier.

La cérémonie religieuse annuelle a eu lieu ce matin en l'église Notre-Dame de Lourdes.

NATIONOSCOPE

Coin Sainte-Catherine et Saint-André.

Grande Ascension en Ballon

à l'occasion de l'ouverture lundi, 9 courant, à midi, 12 ballons seront lancés à 7.30 p.m. Plusieurs de ces ballons contiendront un billet de faveur annuel et semi-annuel pour l'entrée au Nationoscope.

Pour se procurer ces billets de faveur, il suffira de suivre les ballons, et de s'emparer du billet lorsque le ballon tombera.

M. Demers et Montesano n'ont rien épargné pour faire du Nationoscope a salle la plus chic et la mieux outillée.

On y donnera 6000 pieds de vues nouvelles, changées tous les jours, chansons comiques et illustrées suivies d'une comédie intitulée

"LE RAPPEL"

interprétée par les artistes suivants: MM Dubuisson, Frejust, DeVarennes, Rolland, Granier et St-Georges. Mesdames Dubuisson, Maloue et Rolland.

Ce complet et magnifique programme sera donné aux prix populaires de 5 et 10 cents.

MM. DEMERS & MONTESANO, Propriétaires.

Retenez vos Places de Loges en Telephonant a Est 5219.

Echos et Commentaires

Les échevins se chamaillent actuellement avec enthousiasme au sujet d'une rue. Les uns veulent qu'on la nomme Avenue Bernard, les autres, rue George-Emile. Qui l'emportera? On ne sait. Mais d'ici là on ne peut toujours pas dire de cette querelle qu'elle est une bataille sans "nom".

Si M. Brodeur ne se rétablit pas à brève échéance, c'est M. Ethier qui sera nommé juge à la Cour Suprême.

L. A. Rivet, député d'Hochelaga, trouve injuste que le cadeau de $120,000 ait été fait à M. Fielding et non à lui. Vraiment ce n'est pas raisonnable!

Si M. Borden renonçait à la pitance de $7,000 que lui jette le gouvernement Laurier, il s'acquerrait sans doute les adhésions de quelques milliers d'électeurs.

Dégoûté de la politique, Georges Eulas Foster va ouvrir une "Sunday School" où il enseignera les beautés de la spéculation.

Aussi notre ministre des finances ne serait pas mendiant, s'il eût eu l'esprit débrouillard de Rodolphe et de Raoul.

Voici que le gouvernement délègue à la section des beaux-arts de l'Exposition de Bruxelles (pavillon canadien) ...un nationaliste! C'est aussi vrai qu'invraisemblable. L'heureux délégué m'a demandé de taire son nom d'ici une quinzaine; mais il m'a fait voir sa nomination, qu'il avait en poche. Un peu bohème, il ajoutait en belge, souriant: "Pour une fois, sais-tu, je m'en vais me faire faire un complet chic: c'est le Gouvernement qui paie, s'vous plait!... Et il entra chez Jean Hudon, 87 rue S.-Charles-Borromée, pour choisir un costume.

Les Algonquins de la "Patrie" et les "Iroquois" de la "Presse" sont sur le sentier de guerre. Il s'agit de scalper la chevelure de la comète.

On nous assure que M. D.-A. Lafortune sera chargé de prononcer l'oraison funèbre du défunt roi:

Maintenant que la loi Perron est adoptée, les maris insolvables devront trouver un jupon autre que celui de leur femme pour se cacher.

Le "Niobe" n'a coûté que $1,075,000. Pour un pays comme le nôtre; c'est une bagatelle!

Le gouvernement a payé $200 pour la brouette dont s'est servi Lady Madnonald lors du parachèvement du pont de l'Intercolonial à Fredericton. Zuze un peu mon bon! du prix qu'il aurait fallu payer si elle avait employé une limousine!

Problème: Lequel est le plus vantard du sénateur Choquette, de M. Cyrias Roy ou d'Onésiphore Talbot?

On a surpris Jacques Bureau en train d'embrasser Rodolphe Lemieux. "J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer", disait Néron, dans le "Britannicus" de Racine.

Dialogue entre pochards après l'adoption du règlement Carter:

Tom: — Il est onze heures, mon vieux, où allons-nous prendre un coup?

Jerry: — Moi, j'vais me saoûler à Lachine.

Tom: — Allons-y, nous nous procurerons de la boisson pour demain.

Le "Soleil" écrit: "Poète, prenD (sic) toñ luth."

O grammaire! Avant de critiquer, jeune tendron, apprends à écrire!

Et les campagnards de dire: "Le Roi est mort, c'est la faute à c'te'e comète aussi."

Dissertation Cométique

Nous étions sept: Clodomir avec Béatrice, Labarrière avec sa nièce Blanche, moi, Yolande et Grand-père.

Vers les minuit... pardon, il était un vieux trois heures du matin, au moment où nous descendions la rue Frontenac, non loin de l'avenue Mont-Royal, et où nous cherchions un coin paisible pour découvrir la comète. Mais, il faut avant que je vous présente mes types. Clodomir, que vous connaissez peu ou pas, du tout, et ne lit que la "Presse". Vous connaissez bien Labarrière et ses nièces, peut-être tutoyez-vous Yolande. Grand-père gagne peu à être connu et, quant à moi, vous savez que je n'ai plus de secrets pour vous, et mon âme vous est aussi ouverte que es livres de la Société des Arts.

Clodomir, je crois vous l'avoir dit, est un ami fervent de la "Presse." Il ne se coucherait pas sans l'avoir lue d'un bout à l'autre, annonces y compris. De son coté, notre ami Labarrière a un faible prononcé pour la "Patrie" depuis qu'il sait que le "Star" n'a pas la main haute dessus. Tous les deux avaient donc apporté un numéro de leur journal favori, ce qui devait grandement les aider à trouver la comète. Grand-père, qui a vu l'éclipse de soleil de 1824, avait apporté des verres fumés, mais n'a pas eu besoin de s'en servir. Blanche, Béatrice et Yolande ne portaient qu'un sourire aimable, sauf quand elles s'accrochaient les pieds dans les trous du trottoir.

—Ce parfum agréable et dou présage l'aurore prochaine, soupira Béatrice.

—Non, dit Clodomir, c'est les abattoirs.

Cette remarque que notre ami Delahaye pourrait trouver prosaique, vous montre simplement que Clodomir possède un esprit qui s'est rassis sans qu'on ait eu besoin de lui dire de se rasseoir.

Mais nous arrivons sur une petite éminence bordée d'un ruisseau d'eau sale et ornée de boites à converves vides et Labarrière dit: "D'ici nous la verrons."

Alors, de fouiller le ciel dans toutes les directions. Les journaux avaient été déployés et, à la lueur d'une lanterne assez sourde pour ne pas entendre un mot de la conversation, Labarrière et Clodomir examinaient leurs plans. Tout à coup Blanche s'écria:

—Tiens, la voilà, on la voit."

—Où?

—Là.

—Ici?

—Non, là.

Vous voyez d'ici les gestes qui accompagnaient cette lumineuse explication. Blanche, le bras tendu, tel un juvénile sémaphore, montrait tour à tous tous les points de l'horipon, de Laprairie à Verchères. Mais Labarrière abandonne vite ses recherches et reprend la "Patrie" qu'il lit à haute, mais peu intelligible voix: "Elle doit être un peu à gauche, au fond, au-dessus de Vénus et bien en-dessous de la conférence de Gonzalve Desaulniers dont le sujtt est: De l'influence de la Comète sur les causes du Revenu."

(Choeur) — Hein???

—Pardon, je me suis trompé de colonne. On voit ici la seule photographie où la comète ait bien voulu figurer avec sa queue. Voyez-vous les lueurs de l'aurore? Non? Et bien, elle est au-dessus.

Yolande fredonne: "Mon bien-aimé, ne paraît pas encore;

Trop longue nuit, dureras-tu toujours?"

Clodomir ranime la flamme de la lanterne et en même temps la conversation en disant: "Votre photographie, c'est de la blague. La "Presse" a été le seul journal qui a publié une photographie officielle et complète de la comète. Elle a l'air d'une tête d'épingle au milieu d'une rond....

Mais Béatrice interrompt, en criant en anglais: Eureka!

(Choeur) — Où?

—Là, (Voir plus haut, y compris le jeu du sémaphore.)

Clodomir continue sans se déranger: "Au milieu d'un rond." Le rond, c'est la trace de la queue et la queue forme la trace du rond. C'est clair.

—Pas du tout, dit Labarrière. Il n'y a pas de rond sur la seule photographie de la "Patrie", la seule photographie prise du coin de la ruelle Sainte-Agathe et de la rue S.-Dominique et...

—Mon cher, reprend Clodomir du ton de Donat Caron interpellant Bourassa, vous vous fourrez le doigt dans l'oeil de la longueur d'une queue de comète. Voyez la photographie de la "Presse" et vous verrez le rond avec la lettre W à gauche et la lettre E à droite...

—C'a l'habitude d'être W. C.

Cette remarque passe inaperçue au milieu de l'émotion causée par Yolande qui crie: "J'ai la queue!.. Tenez, voyez-vous...la...on la voit."

(Choeur) — Où???

(Reprise du sémaphore et des interrogations.)

—Il n'y a pas de lettres sur le dessin de Phaneuf, crie Labarrière."

—Oh, ce n'est pas un fait neuf, mon oncle, dit Béatrice dans l'espoir de faire rire Clodomir, qui aime les jeux de mots, même les jeux de mots laids.

Clodomir n'a pas compris et continue d'explorer les deux arpents carrés de la "Presse" Au bout de trois minutes, Grand-père s'écrie: "Comme elle a de l'esprit, cette petite.

Et les recherches continuent.

—Vois-tu la queue, Yolance? demande son paternel; tu disais que tu la voyais.

—Papa, c'est une erreur de mes sens, je crois qu'il me faudrait un Equatorial (avec un "E" majuscule)."

—Tu n'en a pas, c'est vrai, mais cela m'est équilatéral, car j'ai froid aux pieds.

—Les miens sont gelés, soupire Yolande.

—Cherchons Pegasse, reprend Clodomir. Voyez-vous Pegasse?

—Comment est-ce fait, demande Blanche?

—Comme un cheval, mon ange, comme un chevak

—Alors on peut confondre sa queue avec celle de la comète?

—Pas du tout...

—Oh! la voilà. Regardez bien mon doigt...

—Je l'ai dans l'ceil, hurle Clodomir.

Labarière en criant de plus en plus fort: "Je vous dit que vous vous 'avez tous dans l'oeil, le doigt. Ce qu'il faut chercher c'est une lueur comme celle d'un four à chaux ou d'un laminoir, lisez ça dans la "Patrie."

—Il me semble bien qu'on l'a mis noire, dit Béatrice, qui est terrible pour faire de l'esprit.

Mais Clodomir lit dans la "Presse":

"Sous le rapport de la queue surtout, nous sommes déçus. J'ai observé la comète depuis une semaine, et je n'ai pas aperçut cette queue; c'est probablement parce que le temps n'était pas assez clair. Cependant, elle en a une, car le propre d'une comète est d'avoir une queue. Pourtant, il n'y aa pas à désespérer."

—Je ne désespère pas, grogne Grand-père, mais je voudrais bien m'en aller. Il fait un froid de chien...

Et comme l'aurore commence à paraître en même temps que nous arrive mieux le parfum de l'usine voisine et les bêlements des petits veaux attendant une visite du Dr. Lespérance, nous nous en retournons déçus à travers les terrains vagues, les dames en trébuchant et les messieurs en s...murmurant. Clodomir jette sa gazette au coin du mur en disant: "Au moins, elle pourra peut-être servir.

P. M. B.

TAPISSERIES

Assortiment considérable de tapisseries.

Tous les dessins, toutes les nuances, tous les prix. Eugène Viau, Coin Dufresne et Ste-Catherine Est.

Le règlement Carter et l'équité

Notre article de dimanche dernier au sujet du règlement Carter nous a valu l'appréciation de deux journaux de la Vieille Capitale qui ont été mêlés de près à la lutte qu'a donné lieu un règlement identique à celui qu'on nous a proposé ici. La *Vigie* prend fait et cause pour la généralisation du projet, telle que nous la préconisons et cite plusieurs passages de notre article pour appuyer ses commentaires.

D'un autre côté, *L'Action Sociale* nous tombe dessus à bras raccourci et nous accuse ni plus ni moins que de vouloir tuer le projet Carter. Citons plutôt:

"Ce règlement est juste, il a du bon, mais comme il n'est ni parfaitement juste, ni parfaitement bon, tuons-le!"

Si c'est de cette façon que le confrère a interprété notre article, nous avons raison de croire qu'il a une araignée quelque part. Excepté lui, tous nos lecteurs ont compris que non seulement nous ne voulons pas tuer le règlement, mais que nous le voudrions plus radical et qu'il frappât en même temps et l'épicier licencié et le cabaretier. Nous irons même un peu plus loin et nous demanderons aux autorités d'amender le règlement de manière à ce qu'il couvre aussi les clubs dits sociaux où, moyennant un tant par année, les membres achètent le droit de boire quand bon leur semble et aussi souvent qu'il fait soif. Le confrère prétend que nous ne sommes pas bien averti et que nous ne savons pas "faire de différence entre les dangers présentés par la buvette et ceux auxquels expose l'épicerie". Qu'il soit tranquille ce bon *"M. Pas nouveau.... ni juste"*. Nous sommes assez bien averti quand nous demandons la fermeture des magasins de boissons à la même heure que les buvettes; et, s'il veut savoir pourquoi, nous lui dirons, pour calmer sa conscience alarmée, que les épiciers qui vendent au verre sont plus nombreux qu'il ne semble le croire. Ils sont plus nombreux qu'il ne le sait aussi, les épiciers qui vendent aux mineurs supposés faire les commissions pour leurs parents. Et c'est parce que nous connaissons tout cela, que nous ne faisons pas de différence entre "les dangers présentés par la buvette et ceux auxquels expose l'épicerie".

Le monsieur qui écrit dans l'*Action Sociale* nous apprend gratuitement que "sur cent alcooliques, quatre-vingt-dix le sont devenus par la buvette". C'est bien possible; et comme il ne dit pas qu'ils sont guéris, nous suggérons un moyen d'opérer leur cure, et, ce moyen très simple, c'est d'empêcher la vente des boissons enivrantes dans les épiceries et ailleurs, durant les heures où cette vente est défendue chez les cabaretiers.

Et, d'ailleurs, le confrère de Québec sait bien que nous avons raison; il ne critique notre manière de voir que de parti pris. Il sait les désordres qu'a causé dans sa ville le règlement Huard, dont celui de l'échevin Carter est une copie. Il sait aussi que nous ne voulons pas de mal au projet, mais que, au contraire nous le voulons plus complet, plus radical, pour qu'il atteigne la racine même du mal dont souffre le pays tout entier. Et il sait si bien tout cela, le cher confrère, qu'il n'a pas osé relever un seul des arguments que nous invoquions dimanche dernier, à l'appui de notre prétention.

Il ne nous dit pas que nous avions tort quand nous prétendions que le premier règlement de Québec avait été désastreux; il ne nous dit pas non plus qu'il a fallu amender ce règlement et ordonner la fermeture des magasins de liqueurs à la même heure que celle des buvettes pour obtenir un résultat pratique et satisfaisant. D'ailleurs, il ne saurait le faire décemment.

Seulement, le monsieur si bien averti, lui, ne veut pas que Montréal, instruite par l'expérience des autres, n'en use à son avantage. Nous ne sommes pas du même avis et nous demandons à l'échevin Carter d'amender son règlement de manière à ce que tout le monde obtienne justice. Ce que la ville de Hull peut faire, nous le pouvons aussi. Alors, suivons l'exemple de cette petite ville, fermons en même temps les cabarets et les magasins de vins et nous aurons droit à la reconnaissance de tous ceux qui bénéficieront d'un règlement juste et équitable.

Il va sans dire que nous préférons le règlement Carter actuel à l'ancien régime: c'est toujours un pas de fait.

J.-AMEDEE ROY.

LA VILLE ET LE METRO

SIMPLE SUGGESTION

Le bill du Métro ("Underground") sera bientôt passé à la Législature, et les promoteurs de l'entreprise obtiendront du Conseil municipal une franchise pour une durée de cent ans et plus, et la Ville se dépossèdera ainsi pour longtemps — et probablement à jamais — du sous-sol de ses rues; et elle permettra à des spéculateurs d'encaisser les bénéfices qu'elle aurait pu réaliser elle-même.

Une ville tire tout avantage de la municipalisation des services publics, en autant que telle municipalisation est possible, car elle se rembourse bientôt le coût d'installation, si considérable qu'il soit, avec les bénéfices prélevés sur une entreprise imposée pour ainsi parler, au public et à l'abri de toute concurrence.

L'administration d'une ville, tout comme le gouvernement d'un pays, ne doit pas compter quand il s'agit de négocier un emprunt pour des fins utiles, ni s'effrayer du coût d'installation d'un service public: sa prospérité n'est jamais en raison inverse du chiffre de sa dette, pourvu qu'elle ait employé l'argent à des mesures qui augmentent sa valeur foncière, ou assurent son extension. Les emprunts nationaux ou municipaux sont négociés pour une longue période de temps, et une entreprise conçue intelligemment et sagement administrée aura démontré, avant la date de l'échéance, qu'on a bien fait de la mettre à exécution.

Il y a un fait, dont souffrent les Montréalais, qui démontre, en accusant les effets de la cause inverse, les avantages, la nécessité de la municipalisation des services publics, et je veux dire la manière dont nos rues sont ou plutôt, ne sont pas éclairées. Une ville d'un demi-million d'habitants, et qui encaisse chaque année des recettes de plusieurs millions, est, ou du moins, semble être à la merci de la *Montreal Light, Heat and Power Company*. Le contrat pour l'éclairage des rues et des parcs publics est terminé depuis près d'un an et demi et cependant, d'après les apparences, la Ville et la Compagnie ne sont pas prêts d'en venir à une entente. Celle-ci, refusant de pousser plus loin les frais d'installation à moins qu'ils ne soient garantis par la perspective des bénéfices de plusieurs années successives, n'acceptera jamais, en remplacement du contrat terminé, qu'un autre contrat pour une longue durée; et d'autre part, la Ville, devant les concurrences qui se lèvent, n'ose pas s'engager pour un long terme.

Et plusieurs autres questions viennent se greffer au problème, qui le compliquent à souhait. Ainsi, la Ville doit à la Compagnie, pour l'éclairage des rues, à un taux onéreux, depuis la fin du dernier contrat, au-delà de $200,000; mais la Compagnie — qui ne demande qu'à arranger l'affaire, comme chacun sait — saura se montrer généreuse: que la Ville lui accorde seulement une nouvelle franchise, et le taux qui sera fixé s'appliquera au coût de l'éclairage depuis l'expiration du dernier contrat, ce qui réduira de façon appréciable le compte de la Ville. Ensuite, la Compagnie possède des contrats avec diverses municipalités récemment annexées à Montréal, et quelques-uns de ces contrats sont en vigueur pour un grand nombre d'années à venir. Alors, si une entente est conclue avec la Ville, celle-ci devra, si elle désire fusionner ces différents contrats avec la nouvelle franchise, verser à la Compagnie quelque sorte d'indemnité. On s'entendra toujours là-dessus, mais la Compagnie tient encore la Ville par là. Et, nouvelle épée de Damoclès qui présente bien des inconvénients et même des dangers, la *Montreal Light*, sans avoir l'air d'y toucher, fait à la Ville la menace constante de la plonger dans l'obscurité, sans une minute d'avis, à la moindre manifestation d'hostilité. Les commissaires ont mis la question à l'étude; ils ont eu quelques entrevues avec les employés supérieurs de la Compagnie; mais rien n'est sorti de cette mise à l'étude et de ces conférences. En désespoir de cause, ils en ont référé au Conseil municipal. Mais les échevins, qui ne veulent rien savoir, ont renvoyé la question au Comité exécutif, avec prière de l'étudier davantage, et les choses en sont là. En attendant, la Compagnie fait enlever des lampes des rues et des parcs publics, où il n'y en avait déjà presque pas — elle a averti l'administration municipale qu'elle en transporterait 95 dans le port — et les contribuables paient cher pour n'y rien voir.

La Ville pourrait toujours accorder une franchise à une compagnie rivale; mais, un beau jour, ou plutôt, par un soir sans lune, au signal donné par le gérant toutpuissant, la *Montreal Light* éteindrait les rares lampes qui éclairent encore. Et puis, il faudrait débattre devant le tribunal ces quelque $200,000; et puis certains quartiers de la ville — anciennes municipalités autonomes — seraient encore, et quand même, pour un grand nombre d'années à venir, desservies par la Montreal Light, et puis... et puis la compagnie rivale affligerait nos rues d'une couple de mille poteaux supplémentaires.

L'administration municipale, douée des meilleures intentions du monde, ne semble pas pouvoir sortir de cette impasse. Et c'est là l'inconvénient d'une puissance lévée contre l'autorité, d'un état dans l'Etat.

Dans le cas qui nous occupe, il est évident que la Ville ne pourrait pas exploiter elle-même un service de tramways souterrains; mais que ne conserve-t-elle pas la pleine propriété des tunnels qui seront percés?

Cette entreprise coûterait gros, mais aussi quelle source de revenus ce serait! L'administration pourrait affermer à la compagnie qui exploiterait le service des transports souterrains, le tunnel qui demeurerait propriété municipale, tout comme elle loue à la Compagnie des tramways le droit de passage dans certaines rues. Elle prélèverait, en outre, des droits sur les conduites souterraines du téléphone, du télégraphe, de l'énergie électrique et du gaz, tout en se servant elle-même pour le service d'approvisionnement d'eau. Du même coup, elle aurait fait beaucoup pour l'embellissement de la ville, en supprimant les poteaux, et aurait acquis une source inépuisable de revenus.

LEON LORRAIN.

Dr J.-A. SAINT-DENIS

OCULISTE ET AURISTE

[illegible] rue Cherrier. Tél. Bell: E. 829

GRANITS

Articles en granit de qualité supérieure offerts à des prix semsibiement réduits. Aussi, Ferblanteries, Ustensiles de cuisine, ets.

EUGENE VIAU, Coin Dufresne & Ste-Catherine Est.

LES EVENEMENTS SPORTIFS

CE QUI SE PASSERA CETTE SEMAINE. DANS LE MONDE DES SPORTS.

La semaine que nous commençons aujourd'hui sera particulièrement fertile en évènements sportifs. L'ouverture de la saison de base-ball qui aura lieu lundi après-midi sera, paraît-il, très brillante. Son Honneur le maire Guerin lancera probablement la première balle. Souhaitons que nos Royals débutent ici de façon... royale.

Voici un programme détaillé de ce qui se passera cette semaine dans le monde sportif.

LUNDI

Ouverture de la saison du base-ball professionnel à 3.30 h. p. m., au Parc Atwater.

MARDI

Inauguration du onzième concours hippique à l'Arena éà 10 h. a.m.

Tournoi athlétique à l'Arsenal des Ecossais, rue Bleury, à 8 h. Tom Sharkey dans un assaut de 6 rondes avec P.Œeiley de New-York.

MERSREDI

Pratique générale de tous les joueurs de crosse du National, à Maisonneuve, de 6 à 8 h. p. m.

JEUDI

Base-ball au Parc Atwater à 4 heures p. m.

VENDREDI

Dernière lutte de la saison, organisée par le Club Canadien.

Base-ball au Parc Atwater à 4 heures p.m.

SAMEDI

Première partie de crosse d'exhibition au National, entre Tecumseh et National.

Base-ball au Parc Atwater à 3 heures p.m.

Dr G.-H. DESJARDINS

OCULISTE

502 rue St-Denis. Tél. Bell: E. 1840

La Vie Sportive

LA CROSSE

La saison de crosse s'ouvrira pratiquement, samedi prochain, le 14 mai. En effet nous aurons ce jour-là, à Montréal, deux parties l'une entre Tecumseh et le National, l'autre entre les Shamrock et les Montréal.

Bien que ce ne soit là que des joutes d'exhibition, il est incontestable que ces deux parties soulèvent beaucoup d'intérêt et seront suivies, de part et d'autre, par un grand nombre d'amateurs. Nous extrayons du "Toronto Telegram" la note suivante, qui démontre bien que l'on n'est pas sans craindre notre équipe canadienne-française, cette année:

"Les Tecumsehs iront mettre leur équipe à l'essai contre le National samedi prochain. On ne saurait trouver de meilleur endroit pour constater si un joueur a le nerf nécessaire pour durer toute une partie. Newsy Lalonde a pris la direction du National, et ceux qui battront les Habitants sur le terrain sablonneux de Maisonneuve devront déployer beaucoup d'adresse et être en condition parfaite. Les Habitants paraissent très forts "dans les journaux" et la presse ne ment pas toujours."

Cette note se passe de commentaires plus longs que ceux que nous en avons fait plus haut.

En outre nos joueurs semblent être plus enthousiastes, au jeu et à la pratique, qu'ils ne l'ont été jusqu'ici. Cela est bon signe, et nous espérons que l'ardeur de nos boys ne se refroidira pas. Hier après-midi, l'équipe s'est rendue sur le terrain. Lalonde en tête, et y a pratiqué, au grand complet, pendant plus d'une heure. Plus on approche de l'ouverture de la saison, et plus les joueurs de Maisonneuve semblent se remettre en forme.

Bravo, "Newsy"! Voilà de bon et beau travail.

La partie Shamrock-Montréal, afin de décider du championnat intermédiaire pour la dernière saison, ne serait pas d'un grand intérêt, si elle n'avait pour but surtout de choisir entre les six "nouveaux" qui se font la lutte à ce sujet, quels deux joueurs seront appelés à remplacer Brennan et Neville qui ne figureront aps sur l'équipe cette année.

LES ARBITRES DU NATIONAL

Le National a envoyé à M. Lol Solman, président de la N. L. U., la liste suivante, contenant les noms des arbitres proposés par ce club pour cette saison:

MM. J. A. Mercier, E. C. St-Père, R. Dumouchel, Dr. J. A. Cousineau, Dr. E Lachapelle et Newsy Lalonde.

LA COURSE

Albert Dufault courra quinze milles, cet après-midi

C'est cet après-midi que Albert Dufault, un amateur, entreprendra une course de 15 milles contre trois adversaires. Cette épreuve aura lieu immédiatement avant la partie de base-ball Marlborough-Châteauguay.

Dix coureurs et plus se rendront au terrain un peu avant la course, de sorte que les organisateurs n'auront aucune difficulté à trouver trois hommes désireux et capables de se mesurer avec Dufault. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que cette course sera très intéressante, et qu'eles amateurs se rendront en grand nombre en suivre toutes les péripéties.

LES PARTIES DE DIMANCHE APRES-MIDI

Les clubs amateurs de base-ball, qui sont au programme en assez grand nombre, pour cet après-midi, joueront en différents endroits.

Trois des clubs qui prennent part aux parties de ligue au terrain des Shamrocks n'ont pas encore été vues à l'œuvre parle public montréalais. Chacun de ces clubs compte ses admirateurs par centaines, de sorte qu'il y aura foule et l'on sera témoin de deux parties très contestées, car une grande rivalité existe entre ces équipes.

La première partie qui sera entre les Mascotte et les Voltigeurs commencera à 1 h. 30. La seconde avec les Athlétiques et les Richmonds aux prises commencera à 3 h. 30.

Les "City Royals" joueront à Hull, dans l'après-midi.

MONTREAL PERD DEUX FOIS A PROVIDENCE

Providence, (G. I.), 7. — Dépêche spéciale. — Malgré tout l'optimisme du gérant Ed. Barrow, les Royals n'en continuent pas moins à perdre systématiquement; la vieille histoire s'est répétée, et ils ont encore perdu. Montréal semblait cependant devoir vaincre, dès la première reprise, les joueurs prenant alors un avantage de trois points; mais leurs chances furent immédiatement diminuées par les Providence qui enrégistrèrent de suite deux points. A la troisième, Montréal compta de nouveau ce qui décida les Grays à changer de lanceur. Lavender remplaça Martini dans la boite. Le jeu de Lavender fut très effectif; en effet les Royals ne purent une seule fois encore faire le tour des buts; ils en étaient à quatre et restèrent là.

D'un autre côté, le club local enrégistrait coup sur coup, dans la quatrième et cinquième reprise, deux points Wilson fut alors substitué à Winter, mais il ne put empêcher deux autres joueurs des Grays de se rendre au "home", dans la septième. Les huitième et neuvième reprises n'apportèrent aucun changement dans le résultat final, qui fut de 8 à 4 en faveur de Providence.

Montréal pendant cette première partie joua très inférieurement et les coups sûrs ne furent pas aussi nombreux qu'à l'ordinaire. Les joueurs semblaient manquer d'entrain et cette joute, de part et d'autre, ne fut pas brillante.

1ère partie, 2 h. p. m., Score par reprise:

	R.	H.	E.
Montréal 301000000	4	8	2
Providence 200220200	8	11	1

Batteries: Winter, Wilson et Kritchell; Martini, Lavender et Fitzgerald.

Arbitres: Kelley et Boyle.

DEUXIEME PARTIE

Providence, 7. — (Dépêche spéciale). —La deuxième partie ,tout comme la première, a été une défaite pour les Royals. Siever, qu'on ne remplaça pas, comme on aurait dû logiquement le faire, permit aux joueurs locaux de frapper ses balles en lieux sûrs quatorze fois.

Cette partie, comme la précédente d'ailleurs, s'annonçait belle pour Montréal, mais des erreurs coûteuses, qui vinrent par la suite, aidèrent considérablement les Grays à enrégistrer une deuxième victoire.

Pour tout dire, le jeu des Royals, dans ces deux parties, fut désespérant et les "fan" locaux quittèrent le terrain peu enchantés. Cette double défaite jette Montréal en dernière position.

Néanmoins, M. Barrow déclare que ses hommes ne sont pas découragés et qu'ils se reprendront sur leur terrain à Montréal.

2ème partie, 4 p.m., score par reprise:

	R.	H.	E.
Montreal 201000002	5	7	7
Providence 010223020	10	14	2

Batteries: Seiver et Kritchell; Thompson et Fitzgerald.

Arbitres: Boyde et Kelley.

LIGUE DE L'EST

A Baltimore:

	R.	H.	E.
Rochester 001002001	4	3	5
Baltimore..... 000000030	3	4	3

Batteries: Holmes et Balir; Russell et Byers.

Arbitres: Murray et Finnehan.

A Newark:

	R.	H.	E.
Buffalo 000000000	0	2	2
Newark..... ... .001000400	5	10	2

Batteries: Taylor et Woods; Porkins et Crisp.

Arbitres: Stafford et Hurst.

A Jersey City:

	R.	H.	E.
Toronto 000010011	3	7	2
Jersey City 103000000	4	11	2

Batteries: Carroll et Vandercrift; Merritt et Spahr.

Arbitres: Halligans et Byron.

LIGUE NATIONALE

St-Louis, 7.—La partie entre le club local et Cincinnati (ligue Nationale), a été remise, le terrain étant détrempé.

Chicago, 7. — La partie entre Chicago et Pittsburg (ligue Nationale), est remise à cause de la pluie.

A New-York:

	R.	H.	E.
Philadelphie ... ...,000200000	2	9	1
New-York 104200000	7	16	0

Batteries: Moore et Doom; Marynard et Myers.

Arbitres: Rigler et Emslie.

A Brooklyn:

	R.	H.	E.
Boston 000000000	0	7	2
Brooklyn... 110000000	2	5	1

Batteries: Frock et Graham; Vuckner et Bergen.

Arbitres: Johnstone et Moran.

LIGUE AMERICAINE

A Philadelphie:

	R.	H.	E.
Washington 000020010	3	6	5
Philadelphie... 00005001	6	9	2

Batteries: Groom et Street; Bender et Livingston.

Arbitres: Connolly et Dineen.

A Boston:

	R.	H.	E.
New-York 0010000003	4	6	1
Boston 0001000000	1	7	5

Batteries: Vaughan et Mitchell; Cicotte et Carrigan.

Arbitres: Evans et Egan.

A Cleveland:

	R.	H.	E.
St-Louis 001000000	1	4	2
Cleveland 000202000	4	7	1

Batteries: Galligan et Killifer; Mitchell et Easterly.

Arbitres: Kern et Sheridan.

A Detroit:

	R.	H.	E.
Chicago 000102200	5	11	1
Detroit 200100000	3	11	1

Batteries: Scott et Olmstead; Payne Browning et Browning.

Arbitres: Perrme et O'O'Loughlin.

LUNGSTROM EST VAINQUEUR

Toronto, 7. — La course à pied de vingt milles de cet après-midi a été gagnée par Lungstrom qui prit le devant dès le commencement et se maintint dans sa position jusqu'à la fin. Nous donnons ci-contre la position des coureurs, par étapes:

5ème mille.—1, Lungstrom; 2, Holmer; 3, Meadows. Temps: 27' 24 1-5.

10ème mille.—1, Lungstrom; 2, Holmer; 3, Woods. Temps: 55' 49 1-5.

15me mille. — 1, Lungstrom; 2, Woods; 3, Sellen. Temps: 1' 24' 37.

20me mille, final. — 1, Lungstrom; 2, Johanson; 3, Woods; 4, Meadoes, et 5 Redhawk. Temps: 1' 54' 51 1-5.

VALMORE OLIVER.

Le maître et la maîtresse.

Edouard Colonne, qui était un causeur charmant, laissait volontiers éveiller son inépuisable mémoire. Il avait, depuis cinquante ou soixante ans, connu tous nos "chers maîtres" et les accommodait volontiers non sans esprit.

C'est ainsi qu'il rappelait un mot bien amusant entendu un jour aux bords de la Loire. Gounod, alors dans toute sa gloire, venait de participer à un festival, dont Colonne avait la direction. Un banquet suivit, naturellement.

Dr NORMAN MASSE

Spécialité:

Maladies des voies urinaires et de la peau.

1336 Blvd St-Laurent, près Rachel.

Téléphone: Saint-Louis 1628